

# WILLIAM SHAKESPEARE

## SONNETS

Version française de Michel Bernardy

Sonnet 1

Les êtres les plus beaux, on voudrait qu'ils engendrent  
Afin que leur beauté à la rose survive,  
Lorsque le plus âgé succombe avec le temps  
Et que son rejeton rappelle sa mémoire.

Mais toi, n'étant séduit que par tes yeux brillants,  
Tu ranimes la flamme au foyer de ton être,  
Créant la sécheresse où règne l'abondance,  
Ennemi de toi-même au mépris de ton cœur.

Toi qui es maintenant la fraîcheur de ce monde  
Et l'unique héraut du printemps chatoyant,  
Tu couvres d'un linceul ta sève et ta lignée  
En jeune ladre, et ta lésine est un désastre.

Prends ce monde en pitié, sinon par un glouton  
Tout sera dévoré de ta tombe et de toi.

Sonnet 2

Lorsque quarante hivers t'auront blessé le front  
Et tracé des sillons dans le champ de ta grâce,  
Ta jeune et fière allure aujourd'hui admirée  
Ne sera que guenille et chose sans valeur.

Alors, si l'on demande où ta beauté réside,  
Où sont tous les trésors de ta jeunesse en fleur,  
Dire les retrouver tout au fond de tes yeux  
Serait un maigre éloge, une honte stérile.

Qu'il serait plus séant d'employer ta beauté  
Pour répondre à qui veut : « Ce beau garçon que j'ai  
Réglera tout mon compte en excusant mon âge. »  
Prouvant que sa beauté, il la doit à la tienne.

Ce serait rajeunir alors que tu vieillis  
Et réchauffer ton sang qui se glace en tes veines.

Sonnet 3

Dis à celui qu'en ce miroir tu dévisages  
Que le temps est venu d'en faire naître un double  
Dont la fraîcheur des traits ne soit pas oubliée  
Du monde et d'une mère en quête d'un enfant.

Est-il femme aussi belle en virginale attente  
Qui puisse refuser d'être enceinte de toi?  
Quel homme est assez fou pour devenir la tombe  
Où par amour de soi périt tout héritier?

Ta mère en un miroir reverra le visage  
Qu'elle avait en l'avril de son jeune printemps.  
Toi-même de tes yeux dans la brume de l'âge,  
Tu reverras tes jours dorés malgré tes rides.

Seulement si tu vis, ne laissant nulle trace,  
Tu meurs en solitaire et ta forme est perdue.

Sonnet 4

Prodigue en séduction, pourquoi dilapider  
Pour toi seul le cadeau d'un charme qu'on te lègue?  
Rien n'est donné par la nature. Elle est prêteuse,  
Mais libérale, et prête aux hommes généreux.

Alors pourquoi, parcimonieux, mésuses-tu  
D'un charme si parfait sans le transmettre à d'autres?  
Possesseur d'un trésor, en quoi donc te sert-il  
Pour à la fin des fins n'en rien léguer sur terre?

Car n'ayant qu'avec toi établi de commerce,  
Tu privés de toi-même un être qui t'est proche.  
Et lorsque tu devras enfin quitter le monde  
Quelle sera pour toi la dette que tu laisses?

Ta stérile beauté te suivra dans la tombe  
Alors qu'elle aurait pu hériter de toi-même.

Sonnet 5

Le temps qu'il a fallu pour qu'avec soin s'agence  
Le séduisant décor qui charme nos regards  
Deviendra le tyran de l'oeuvre ainsi produite,  
Défigurant l'objet de notre admiration.

Irrésistiblement le temps conduit l'été  
Jusqu'à l'hiver hideux qu'il détruira de même.  
Le froid gèle la sève et tout feuillage tombe.  
La neige est un linceul qui couvre toute chose.

Pourtant si de l'été l'essence était perdue  
Au lieu d'être sauvée en des flacons de verre,  
Le parfum ne pourrait subsister dans sa fleur  
Et nous n'aurions des deux le moindre souvenir.

Mais les fleurs distillées ne perdent dans l'hiver  
Que l'apparence et leur parfum les ressuscitent.

Sonnet 6

Plutôt ne laisse pas la griffe de l'hiver  
Abolir ton été sans en sauver le germe.  
Dans un flacon d'argent relègue en sa matrice  
La perfection des traits avant qu'ils se détruisent.

En user de la sorte est loin d'être une usure  
Puisque le débiteur s'en acquitte avec joie.  
C'est mettre au monde un autre issu de ta personne  
Et dix fois plus heureux en misant dix contre un.

Tu aurais un bonheur multiplié par dix  
Si dix de tes enfants te remettaient au monde.  
Que ferait donc la mort si lors de ton décès  
Tu demeurerais vivant par ta progéniture?

Ne t'obstine donc pas. Ton charme est bien trop grand  
Pour être par la mort en proie à la vermine.

Sonnet 7

Regarde à l'orient, lorsque le feu du ciel  
Lève son globe ardent, tout regard ici-bas  
Célèbre son retour en lui rendant hommage  
Et saluant des yeux sa majesté sacrée.

Puis quand il a gravi la céleste colline,  
Figurant la jeunesse au milieu de son âge,  
Les regards des mortels adorent son éclat  
Suivant le chemin d'or de son itinéraire.

Mais lorsque du zénith son char perd en vigueur  
Comme un faible vieillard au bord du crépuscule,  
Les yeux qui l'admiraient détournent leurs regards  
De ce soleil couchant pour se tourner ailleurs.

Et toi de même après avoir passé midi,  
C'est le déclin si tu n'as pas fait naître un fils.

Sonnet 8

Musical est ta voix. D'où vient qu'elle t'afflige?  
Douceur se fait douceur, et joie en joie exulte.  
Pourquoi dédaignes-tu ce qui devrait te plaire  
Et fais-tu bon accueil à ce qui te déplaît?

Si l'harmonieux accord de sons qui se répondent,  
Fusionnant avec grâce, offense ton oreille,  
C'est qu'ils te font le doux reproche d'un solo  
Qui semble réfuter l'accord d'une autre voix.

Entends comme une corde appelle une autre corde  
Pour vibrer avec elle en un accord unique  
Ainsi que père et mère en une créature  
Trois êtres pour un air au plaisir de l'oreille

Qui s'accordent sans mot à plusieurs en un seul  
Et qui chantent pour toi : « Resté seul, tu n'es rien. »

Sonnet 9

Est-ce en crainte des pleurs versés par une veuve  
Que tu choisis de vivre en homme solitaire?  
Si tu viens à mourir sans laisser d'héritier,  
C'est la terre qui pleure en deuil de son époux.

La terre sera veuve et se lamentera  
Du fait que tu n'aies point de toi laissé de trace,  
Alors que toute veuve a lieu de retrouver  
Dans les yeux d'un enfant le regard d'un époux.

Ce qu'on prodigue en ce bas-monde est seulement  
Changer de lieu et tout au monde en a maîtrise.  
La beauté négligée a sa fin en ce monde.  
Si l'on en use point, l'usager la détruit.

L'amour n'est point au cœur de celui qui commet  
Sur lui-même un tel meurtre au comble de la honte.

Sonnet 10

Renonce à déclarer que tu es amoureux,  
Toi qui es pour toi-même aussi imprévoyant.  
Il est vrai que beaucoup sont amoureux de toi,  
Mais il est évident que tu n'aimes personne.

Une haine mortelle à ce point t'assassine  
Que tu n'hésites pas à te trahir toi-même,  
Interrompant le cours d'une illustre lignée  
Quand tu devrais de tout ton coeur la prolonger.

Change d'idée afin que change ma pensée.  
Devrait-on mieux loger la haine que l'amour?  
Sois comme en ma présence, élégant et cordial,  
Et pour toi-même enfin fais preuve de tendresse.

Fais de toi quelqu'un d'autre, et pour l'amour de moi,  
Que la beauté survive ou de toi ou des tiens.

Sonnet 11

Rapide est ton déclin autant que peut grandir  
Un fils né de toi-même issu de ta semence.  
Ton sang renouvelé transmis en ta jeunesse  
Demeurera le tien quand tu seras moins jeune.

De là vient la beauté, le progrès, la sagesse.  
Sans quoi tout n'est qu'erreur, inanité, décombres.  
Si chacun t'imitait, le temps s'arrêterait,  
Et en trois fois vingt ans disparaîtrait le monde.

Tous ceux que la nature hésite à reproduire :  
Rustauds, balourds, grossiers, qu'ils périssent stériles.  
Mais considère ceux qu'elle a le mieux dotés  
Pour les combler encore au comble de leurs dons.

Tu es le sceau qu'elle a gravé. Par ce modèle,  
Tu revivras en d'autres corps sans qu'il en meure.

Sonnet 12.

Quand je compte au clocher les heures qui s'égrènent  
Et que je vois le jour se noyer dans la nuit,  
Quand j'observe une fleur au bord de se faner  
Et les cheveux d'ébène argenter leur éclat,

Quand sans feuilles je vois les arbres dénudés,  
De qui les frondaisons abritaient les troupeaux,  
La verdure d'été toute nouée en gerbes  
Comme une barbe hirsute au menton d'un vieillard,

Sur ta seule beauté alors je m'interroge  
Pour te joindre parmi les décombres du temps,  
Car douceur et beauté d'elles-mêmes s'abîment  
Et meurent aussitôt qu'on en voit croître d'autres.

Contre la faux du temps ne pourra te défendre  
Que le défi d'un fils lorsqu'il t'emportera.

Sonnet 13

Que n'êtes-vous, ami, le maître de vous-même!  
Vous n'êtes là qu'un temps : celui de votre vie.  
À cette fin prochaine il vous faut préparer  
En donnant à autrui votre douce apparence.

Ainsi cette beauté dont vous avez le bail  
N'atteindrait pas son terme, et vous seriez alors  
Toujours vous-même après avoir cessé de vivre  
Léguant à vos enfants la douceur de vos traits.

Qui laisserait tomber une maison en ruines  
Lorsqu'on peut par des soins en protéger l'accès  
Contre ce que l'hiver fait naître de rafales  
Dont la rage funeste attire un froid mortel.

Enfant prodigue, cher ami, vous vous savez  
Fils d'un père. Qu'un fils puisse aussi vous le dire.

Sonnet 14

Des astres je ne puis tirer de prédictions.  
Néanmoins je m'estime être un bon astrologue  
Pour prédire le bien autant que le mal-être,  
La famine, la peste ou les intempéries.

Mais je ne puis prédire en un délai trop bref  
S'il va tonner, pleuvoir, si le vent va souffler,  
Si les grands de ce monde auront toutes les chances  
À ne voir dans le ciel que signes favorables.

Mais c'est de tes yeux seuls que vient ma connaissance.  
Leur éclat est durable. En eux je le découvre :  
La beauté, la franchise ensemble fleuriront  
Si tu les fais renaître en ta progéniture.

Autrement, et cela, je puis t'en assurer :  
C'en est fini de la beauté, de la franchise.

Sonnet 15

Quand nous considérons que tout être en croissance  
N'atteint sa perfection que pour un temps restreint  
Et que dans ce théâtre immense on ne peut voir  
Que des astres, témoins muets de toute scène,

Quand je vois les humains grandir comme des plantes  
Qui selon leur nature ont différentes tailles,  
Fiers de leur jeune sève, un jour, ils se réfrènt  
Quand faiblit leur vigueur et tombent dans l'oubli.

Tandis que je rêvais sur l'univers en marche,  
Vous m'êtes apparu éclatant de jeunesse.  
Je vis le temps féroce associé au destin  
Transformer l'aube claire en une nuit funèbre.

J'attaquerai le temps de mon amour pour vous.  
Ce qu'il vous a ravi, je vous le restitue.

Sonnet 16

Pourquoi ne pas combattre avec plus de vigueur  
Le plus grand des tyrans de ce monde : le temps,  
Ou redoubler plutôt de force à son rencontre  
Par des moyens plus sûrs que les vers d'un poète?

Vous êtes au plus haut de vos jours fortunés.  
Il n'est point de jardin virginal qui ne rêve  
Pieusement de créer des fleurs à votre image  
Plus accomplies que tout ce qu'en peut faire un peintre.

Par votre descendance ainsi vous revivrez  
Tandis que le pinceau ou ma docile plume,  
Ni par son contenu, ni par sa grâce intime,  
Ne peuvent subsister aux yeux de tous les hommes.

Vous donner c'est garder ce qui n'est que vous-même,  
Mais ce que vous tracez vous permet de survivre.

Sonnet 17

Peut-on croire en mes vers dans les temps à venir  
Si je narre en tout point l'éclat de vos mérites ?  
Ce ne serait pourtant, Dieu le sait, qu'un tombeau  
Qui masque votre vie et n'en montre que bribes.

Si je pouvais nommer l'éclat de vos regards  
Ou évoquer en vers le nombre de vos charmes,  
On pourrait dire un jour : « Ce poète a menti.  
Aucun homme ici-bas ne ressemble à un dieu. »

Mes feuilles de papier jaunies et raturées  
Seraient traitées comme brouillons de vieux poète,  
Votre bon droit ne serait plus qu'une fureur  
Qui prend le ton d'une rengaine surannée.

Mais qu'un enfant de vous aujourd'hui puisse vivre,  
Vous en vivrez deux fois : en lui et dans mes vers.

Sonnet 18

À un jour en été dois-je te comparer?  
Tu es plus séduisant et modéré d'humeur;  
Les rudes vents de mai malmènent les bourgeons,  
Et la fin de l'été arrive bien trop vite.

Quelquefois l'oeil du ciel brille avec trop d'ardeur.  
Et s'obscurcit souvent tout l'or qui le compose.  
Toute beauté décline et perd toute beauté  
Par hasard ou selon le cours de la nature.

Mais ton été qui dure est loin de se flétrir  
Ainsi que la beauté qui fait ton apanage,  
Non la mort qui prétend te cacher dans son ombre  
Quand mes vers éternels avec le temps te hissent.

Tant que quiconque aura le regard et le souffle  
Autant vivront ces vers, ces vers qui te font vivre.

Sonnet 19

Que vorace le temps rogne au lion ses griffes,  
Pour la dévoration de sa progéniture,  
Qu'en la gueule du tigre il arrache les dents  
Et brûle de son sang l'immémorial Phénix.

Illumine ou éteins les saisons dans ta fuite,  
Agis comme il te plaît, ô Temps au pied léger,  
Dessus ce vaste monde et flétris-en les charmes.  
Car je ne t'interdis que le pire des crimes :

N'altère en rien le front de l'être qui m'est cher,  
N'y trace aucune ride ainsi que tu procèdes,  
Pour que seul épargné tu permettes qu'il soit  
Un exemple parfait pour les hommes futurs.

Plutôt, temps millénaire, en dépit de ta rage,  
Mon amour en mes vers vivra jeune à jamais.

Sonnet 20

Un visage de femme aux mains de la nature  
Est bien le tien, maître et maîtresse de mes sens.  
Tendre est ton coeur de femme ignorant toutefois  
Les caprices d'humeur des femmes non fidèles.

Un regard plus brillant sans oeillades trompeuses  
Transfigurant l'objet de sa contemplation  
Un homme dont le charme excède tous les charmes,  
Séduisant à la fois les hommes et les femmes.

Il semble que d'abord tu étais féminin  
Avant que la nature en te créant te change  
Par un prolongement qui me prive de toi,  
Ajoutant à ton corps une chair inutile.

Mais puisqu'il est formé pour le désir des femmes,  
Ton amour est pour moi, le plaisir est pour elles.

Sonnet 21

Il n'est point de mon fait comme de tel poète  
De peindre la beauté en des vers convenus,  
Prenant pour ornement l'immensité du ciel  
Et trouvant qu'il est beau de trouver beau le monde,

Risquant de rapprocher par une rare audace  
La lune et le soleil, la terre et l'océan,  
Joignant les fleurs d'avril à toutes les merveilles  
Que l'air du ciel entoure en une vaste sphère.

Oh! que du moins du fond du coeur je sois sincère  
Et vous pouvez m'en croire : il est beau, lui que j'aime  
Comme fils d'une femme, et sans avoir l'éclat  
Des flambeaux qu'on peut voir au firmament fixés.

Que tout bonimenteur en dise davantage.  
Je n'ai pas à vanter ce qui n'est pas à vendre.



Sonnet 22.

Aucun miroir ne peut refléter ma vieillesse  
Car la jeunesse et toi, vous avez le même âge.  
Mais si sur toi je vois que se trace une ride,  
Je ne souhaite plus que la fin de mes jours.

Car toute la beauté qui orne ta personne  
Semble être en vérité l'ornement de mon coeur  
Qui bat dans ta poitrine et le tien dans la mienne.  
Comment puis-je être alors plus âgé que toi-même?

C'est pourquoi, bien-aimé, prends soin de ta personne  
Autant qu'il en faudra, moins pour moi que pour toi,  
Portant ton coeur avec autant de vigilance  
Qu'une tendre nourrice envers son nouveau-né.

N'attends rien de ton coeur si le mien ne bat plus.  
Tu ne l'as pas donné pour qu'il me soit repris.

Sonnet 23

Pareil à un acteur débutant sur la scène  
Qui sous l'effet du trac a perdu la mémoire,  
Ou quelque être ombrageux dans l'excès d'une rage  
Dont la violence extrême affaiblit ses moyens,

Ou moi, par manque de confiance, j'en oublie  
Le rituel parfait des relations cordiales,  
Je me sens défaillir en l'ardeur de ma flamme,  
Succombant sous le poids d'un amour si puissant.

Que tout ce que j'écris soit ma seule éloquence,  
Interprètes muets de mon coeur palpitant,  
Qui plaident par amour et trouvent plus de prix  
Que ne peut un langage où trop de mots s'expriment.

Il faut apprendre à lire en silence l'amour,  
Entendre par les yeux ce que l'amour nous dicte.

Sonnet 24

Mon oeil a le regard d'un peintre qui retrace  
Les traits de ton visage au tableau de mon coeur.  
Mon corps en est le cadre où se maintient l'image  
Et toute perspective importe en l'art de peindre.

C'est avec son regard qu'on en saisit l'esprit  
Pour voir l'image exacte au milieu de la toile.  
On l'expose en mon sein qui sert de chevalet  
Pour le cristal des yeux dont ils sont l'ornement.

C'est ainsi que les yeux dans les yeux se reflètent  
Les miens tracent ta forme et pour ma part les tiens  
Sont ouverts au soleil ainsi que des fenêtres  
Ayant pouvoir de t'éclairer de l'intérieur

Il leur manque pourtant une part essentielle :  
Ils peignent ce qu'ils voient sans connaître mon coeur.

Sonnet 25

Que tous ceux qui sont nés sous une bonne étoile  
Jouissent des honneurs et soient fiers de leurs titres,  
Tandis que moi dont la fortune est plus modeste  
J'éprouve en qui j'admire un bonheur imprévu.

Les favoris des grands ne peuvent s'exposer  
Comme le tournesol aux rayons du soleil,  
Et leur orgueil se doit de s'enterrer soi-même  
Dès qu'un sourcil froncé leur interdit la gloire.

Le guerrier valeureux, illustre combattant,  
Aussitôt qu'humilié après mille victoires  
Voit effacer son nom du livre de l'honneur.  
Et tout est oublié de ce qu'il a pu faire.

Aussi je suis heureux d'aimer et d'être aimé  
En un lieu où je puis demeurer sans disgrâce.

Sonnet 26

Seigneur de qui l'amour fait de moi son vassal,  
Qui suis à ton mérite intimement lié.  
A toi sont adressées mes lettres de créance  
Pour remplir mes devoirs, et non par vanité,

Devoirs si grands que mon esprit si démuni  
Ne trouve pas de mots pour en payer l'éclat.  
J'ai néanmoins l'espoir que ta mansuétude  
Saura de leur néant masquer la nudité,

Jusqu'au jour où un astre attentif à mon être  
Enverra un rayon qui me sera propice  
Afin de revêtir mon amour en haillons,  
Et retrouver par là ta délicate estime.

J'oserai proclamer l'amour que je te porte  
Alors que je me cache et m'expose à l'épreuve.

Sonnet 27

Je me jette en mon lit, rompu par la fatigue  
Y reposer mon corps épuisé par la route,  
Tandis qu'en mon cerveau débute un long voyage  
Qu'entreprend mon esprit après celui du corps.

Alors ce que je pense, aussi loin que je sois,  
Entame à ton adresse un long pèlerinage,  
Ce qui maintient ouverts mes yeux qui se fermaient  
Pour voir comme un aveugle y voit dans les ténèbres.

N'était qu'à la vision fictive de mon âme  
Ton ombre m'apparaît sans le secours des yeux.  
C'est ainsi qu'une étoile en une nuit funèbre  
Rend belle la nuit noire et rajeunit les êtres.

Ainsi mon corps le jour et mon âme la nuit  
De mon fait ou du tien ne trouvent le repos

Sonnet 28

Comment puis-je avec toi me réveiller heureux  
Quand me sont refusés les bienfaits du sommeil?  
Quand les tensions du jour dans la nuit se prolongent?  
Quand la nuit pèse au jour et le jour à la nuit,

Hostile chacun d'eux au seul pouvoir de l'autre  
Et prêt à se lier à lui pour ma torture,  
L'un par l'épuisement, l'autre par la souffrance,  
Tandis que la douleur m'écarte loin de toi.

Pour plaire au jour je dis que c'est de sa lumière  
Que se font oublier les nuages du ciel,  
Et je flatte la nuit ténébreuse en disant  
Qu'elle éclaire le monde à l'insu des étoiles.

Mais chaque jour le jour allonge mes chagrins  
Et chaque nuit la nuit aggrave ma souffrance.

Sonnet 29

Tandis que, rejeté par le sort et les hommes,  
Solitaire, je pleure en l'état de proscrit,  
Que je heurte le ciel de mes cris inutiles,  
Que je me considère et maudis mon destin,

Me souhaitant de vivre en homme plein d'espoir,  
Adulé comme lui, comme lui remarqué,  
De l'un saisir l'esprit, et de l'autre la chance,  
Avec peu de crédit pour ce que je possède,

Alors qu'en ces pensers ici je me dénigre,  
Par chance, tu me viens à l'esprit, et alors,  
Ainsi que l'alouette au point du jour s'envole  
Quittant la triste terre, et chante dans le ciel,

Le souvenir de ton amour me rend si riche  
Qu'il me fait dédaigner la fortune des rois.

Sonnet 30

Lorsqu'à l'aréopage aux assises muettes  
Je quémande un retour des choses du passé,  
Je soupire du manque où s'en vont bien des choses,  
Aux anciennes douleurs de mon cher temps perdu.

Je verse alors des pleurs ignorés de mes yeux  
Pour des amis très chers dans une nuit sans fin,  
Et, pleurant d'un chagrin dès longtemps oublié,  
Je me plains à nouveau de tout ce qui n'est plus.

Je me tourmente ainsi des tourments de naguère  
Et tristement de peine en peine, ils sont toujours  
Avec le triste prix de repleurer des pleurs  
Pour à nouveau payer le prix de tant de peine.

Mais, si soudain je pense à toi, très cher ami,  
Toute perte est réduite, et le chagrin prend fin.

Sonnet 31

Ton sein s'est enrichi de tant de coeurs aimants,  
Dont, ne les voyant plus, nous supposions la mort.  
C'est là que l'amour règne ainsi que tout amour  
Par ce nombre d'amis que je croyais sous terre.

Que de sanglots de deuil versés à leurs obsèques  
Ce pieux et tendre amour a tiré de mes yeux  
Pour acquitter ici ma dette envers les morts  
Qui se sont éloignés ou cachés en toi-même.

Tu es la tombe où vit l'amour en un cercueil  
Auprès de ces trophées de mes amis perdus  
Qui t'ont donné chacun leur part de mon amour.  
Ce qui venait de tous te revient à toi seul.

Les traits de leur visage en toi je les retrouve  
Et toi, devenu tous, tu m'as seul tout entier.

Sonnet 32

Si tu vis au-delà de mes jours accomplis  
Lorsque la mort sous terre aura caché mes os,  
S'il te plaît à nouveau de relire pour toi  
Les humbles vers écrits par ton ami défunt,

Compare-les en tenant compte de son âge.  
Et si d'autres sonnets en qualité l'emportent,  
Garde-les par amour et non pour leur beauté  
Que surpassent les vers des poètes notoires.

De grâce, accorde-moi cette tendre pensée :  
« Si le siècle et sa muse avaient eu le même âge,  
Leur union eût produit grand nombre de poèmes  
Qu'on verrait défiler comme en un jour de fête.

Maintenant qu'il est mort, des poètes font mieux.  
Je les lirai pour l'art, et lui pour son amour. »

Sonnet 33

Nombreux sont les matins radieux que j'ai pu voir  
Caresser les sommets d'un regard souverain,  
De leur visage d'or baiser les pâturages,  
Par le pouvoir du ciel dorer la moindre flaque,

Autant que soit permis aux plus basses nuées  
De souiller sans égard le visage du ciel  
En détournant les yeux du monde déserté,  
Pour s'enfuir vers l'ouest avec cette disgrâce.

C'est ainsi que pour moi le soleil a brillé  
Pour éclairer mon front d'un éclat magnifique.  
Mais, hélas! ce ne fut visible qu'un moment.  
Un nuage depuis me masque son éclat.

Pourtant l'amour en moi n'est pas à dédaigner.  
Tout soleil en ce monde est en risque d'éclipse.

Sonnet 34

Pourquoi m'as-tu promis qu'il ferait beau ce jour  
Alors que sans manteau je partais en voyage,  
Risquant d'être surpris par de méchants nuages,  
D'exposer tout ton charme aux puanteurs infectes?

Traverser le brouillard n'est pas ce qu'il faudrait  
Pour assécher mes joues battues par les rafales.  
On ne peut que louer le baume qui soulage  
Sans pouvoir effacer le mal d'une disgrâce,

Ni que de ma douleur ta honte me délivre.  
Malgré ton repentir, je suis de toi en manque.  
Le regret du fautif est d'un faible secours  
A qui porte la croix d'une si lourde offense.

Mais versées par amour les perles de tes larmes  
Sont d'un prix qui suffit à racheter les torts.

Sonnet 35

Ne sois pas affligé du tort que tu m'as fait;  
L'épine est à la rose et la fange à la source,  
A la lune, au soleil, le nuage, l'éclipse.  
Le ver visqueux se niche en un tendre bourgeon.

Tout humain est faillible, et je le suis ici,  
Atténuant ta faute au gré des métaphores,  
M'avilissant jusqu'à farder ton inconduite,  
Trouvant à tes écarts des clauses qui t'excusent.

A ton péché de chair je trouve des raisons.  
Ton adversaire ainsi devient ton défenseur,  
Et contre moi j'entame un procès légitime  
Entre haine et amour, la guerre est déclarée.

Si bien que me voilà devenu le complice  
Du séduisant larron qui tant me fait souffrir.

Sonnet 36

Je reconnais qu'en étant deux, tout deux nous sommes,  
Alors qu'indivisible est notre amour unique.  
Mais les moindres défauts qui demeurent en moi  
Sans ton aide seront supportés par moi seul.

Notre amour à chacun dépend d'un seul principe  
En dépit de nos vies qui hélas! nous séparent,  
Cela sans altérer les fruits de notre amour  
Pour dérober quelques moments de purs délices.

Il me faut désormais cesser de te connaître  
De peur que mon aveu soit un objet de honte,  
Que tu ne puisses plus m'honorer en public,  
Sous peine d'enlever à mon nom cet honneur.

Mais n'en fais rien surtout. Je t'aime tellement  
Que si tu es à moi, à moi est cet honneur.

Sonnet 37

Comme un père amoindri par l'âge prend plaisir  
A voir son jeune enfant user de sa vigueur,  
C'est ainsi que meurtri par un destin pervers  
Je suis comblé par ta valeur, ta loyauté.

Si naissance, beauté, richesse, intelligence,  
Si un seul de ces dons, ou tous, ou plus encore  
Ont leur siège en ton cœur et en sont la couronne,  
A ce trésor je veux greffer tout mon amour.

Ainsi ne suis-je plus pauvre, faible, ignoré,  
Quand je puis de cette ombre extraire tant de choses.  
Que ta surabondance excède mes désirs,  
Une part de ta gloire est pour moi suffisante.

Que le meilleur de moi te soit donné de vivre.  
Ce souhait exaucé me comblerait de joie.

Sonnet 38

Ô muse, pourrais-tu être en manque de thème  
Tandis que par le souffle un poème s'ébauche  
Dont le si doux propos d'une rare excellence  
En un modeste écrit peut être présenté ?

Tu te dois rendre grâce à lire de mes vers  
Ce qui semble à tes yeux mériter d'être lu.  
Car qui n'aurait de voix pour ne pas te l'écrire  
Quand c'est de toi que naît l'éclair de l'invention.

Dixième soit la muse, unique au prix coûtant,  
Non les neuf du passé que les rimeurs consultent.  
Que celui qui te nomme à jamais te célèbre  
C'est dans l'éternité que les nombres survivent.

Et si ma pauvre muse a la faveur de plaire,  
Que l'effort soit le mien, mais qu'à toi soit la gloire.

Sonnet 39

Comment puis-je chanter la valeur de ton être  
Alors que tu détiens le meilleur de moi-même?  
En quoi ai-je intérêt à louer ma personne  
Si en te saluant c'est moi que je célèbre?

C'est pour cette raison qu'il nous faut séparer,  
Que notre cher amour ne soit pas deux en un,  
Que par cette distance alors je puisse dire  
Tout ce qui te revient qui n'est dû qu'à toi seul.

Resté seul, quel tourment pourrait être le mien,  
N'était que cet amer loisir laisse le temps  
A des pensers d'amour d'occuper mon esprit,  
Trompant avec douceur et l'esprit, et le temps.

Lors, que n'enseignes-tu d'être deux en un seul  
En célébrant ici celui qui en est loin!

Sonnet 40

Prends toutes mes amours, amour, oui, prends-les toutes.  
Qu'as-tu gagné de plus que tu n'avais déjà?  
Aucun amour, amour, qui ne soit pas sincère.  
Tout à toi je l'étais, avant que tu ne m'aimes.

Si pour l'amour de moi tu aimes ma maîtresse,  
Au nom de cet amour je ne puis te blâmer.  
Je te blâme pourtant si trahissant ton être  
Tu goûtais à des jeux que ton être réproouve.

Je puis, mon cher voleur, pardonner ce larcin  
Bien que tu m'aies ravi le peu que je possède.  
On le sait : en amour, il n'est plus grand chagrin  
Aux erreurs de l'amour que les torts de la haine.

Luxure désirée en qui tout mal est beau,  
Accable-moi d'opprobre et pacifions nos coeurs.

Sonnet 41

Ces torts légers que tu commets sans réfléchir  
Lorsqu'il m'arrive d'être oublié de ton coeur  
Sont dus à ton jeune âge autant qu'à ta beauté,  
Car maintes tentations te suivent en tous lieux.

Tu as du charme, et c'est ainsi que tu attires.  
La beauté qui est tienne expose ta personne.  
Pour la femme en désir, est-il un fils de l'homme  
Qui puisse la quitter sans y vouloir répondre?

Tu aurais pu du moins protéger mieux ma place,  
Morigéner ton charme et ta jeunesse allègre  
Dont les égarements te mènent jusqu'au point  
Où te voilà contraint de rompre doublement :

La sienne foi jurée, en oubli par ton charme,  
La tienne, en ta beauté qui me fut infidèle.

Sonnet 42.

Qu'elle soit tienne est loin de m'être une souffrance,  
Sachant que l'on connaît pour elle ma tendresse.  
Mais qu'elle t'ait choisi met un comble à ma peine,  
Une perte d'amour qui au plus près me touche.

À mes autres rivaux je puis tout excuser.  
Tu l'aimes seulement car tu sais que je l'aime.  
Et c'est même par jeu qu'elle abuse de moi,  
Souffrant que mon ami par jeu ne la séduise.

En te perdant, la perte est un gage d'amour.  
En la perdant, l'ami ravit ce que je perds.  
Si tous deux sont perdus, chacun regagne l'autre.  
Et tous deux par amour me font subir leur peine.

Par chance, mon ami et moi ne sommes qu'un.  
Douce en est l'illusion! C'est donc moi seul qu'elle aime.

Sonnet 43

C'est lorsqu'ils sont fermés que mes yeux y voient clair  
Car tout au long du jour ils ne voient rien qui vaille.  
Lorsque je dors, c'est toi qui m'apparais en rêve,  
Dans l'ombre lumineux, en lumière dans l'ombre.

Mais toi dont l'ombre claire éclaire les ténèbres,  
La forme de ton corps enchante mes regards.  
Pour éclairer le jour, plus vive est la lumière  
Des yeux qui ne voient plus, lorsque brillent les ombres.

Quel bonheur ce serait, je pense, pour mes yeux  
De te voir quand le jour est dans sa plénitude  
Tandis que dans la nuit ta belle ombre imparfaite  
Dans un sommeil pesant se montre sans mes yeux.

Tous mes jours sont des nuits lorsque tu es absent,  
Et mes nuits sont des jours quand je te vois en songe.

Sonnet 44

Si n'était qu'en esprit la chair qui me compose  
La distance des lieux ne pourrait m'arrêter,  
Je serais transporté, ignorant le trajet,  
Des lieux les plus lointains jusqu'à ta résidence.

Il m'importerait peu que mon pied prît appui  
Sur un endroit du monde éloigné de ton être,  
Car l'esprit délié sait franchir terre et mer  
Dès qu'il pense à l'endroit où il voudrait aller.

Mais n'être pas l'esprit altère mon esprit  
Qui ne peut te rejoindre au lieu où tu résides,  
Et, composé de terre et d'eau, me faudrait-il  
Au bon plaisir du temps de sa lenteur me plaindre

Et ne rien recevoir d'éléments si pesants  
Que le fardeau des pleurs à charge de nos peines?

Sonnet 45

Les autres éléments, l'air subtil, le feu pur,  
Demeurent avec toi quelle qu'en soit la place.  
Le premier, mon esprit, le second, mon désir,  
Absents-présents tous deux, sont vifs à tout instant.

Lorsque ces éléments plus vifs ont pris le large  
Pour être près de toi ambassadeurs d'amour,  
Mon être, fait de quatre, amputé des deux autres,  
Voit approcher sa mort avec mélancolie,

Jusqu'à ce que ma vie ait recouvré sa force  
Grâce à des messagers qui viennent de chez toi,  
Qui à l'instant sont de retour pour l'assurer  
De ta bonne santé dont ils me font rapport.

Cela me réjouit. Mais cette joie est courte.  
Si je te les renvoie, aussitôt je m'attriste.



Sonnet 46

Mes yeux contre mon coeur sont en mortel conflit  
Pour faire le partage en ce qui te figure.  
Mes yeux voudraient mon coeur privé de ton image.  
Mon coeur voudrait mes yeux exemptés de ce droit.

Mon coeur plaide qu'en lui toi-même tu décides,  
(Réduit où le cristal des yeux ne voyait guère)  
Pourtant son avocat rejette l'argument,  
Et dit que c'est bien là qu'on voit ta ressemblance.

Pour trancher la question il fut constitué  
Un jury d'expertise avec des gens qui l'aiment.  
Et c'est ainsi que fut déterminé chez lui  
Pour moitié les yeux clairs, pour l'autre la douceur.

Ainsi mes yeux ne voient que ta seule apparence,  
Et mon coeur reconnaît l'amour que tu me portes.

Sonnet 47

Mes yeux avec mon coeur ont formé une ligue.  
Et chacun désormais rend à l'autre service.  
Lorsque mes yeux ont soif de croiser un regard  
Ou que mon coeur aimant étouffe de soupirs,

Un portrait de l'aimé est pour l'oeil un régal  
Et l'endroit sur la toile y invite mon coeur.  
Une autre fois mon coeur invite mes regards  
Dont les pensers d'amour expriment tout le charme.

Ainsi par ton portrait autant que par amour  
Tout absent que tu es, tu m'es toujours présent.  
Car tu ne peux aller ailleurs qu'en ma pensée.  
Et je suis avec elle ainsi qu'elle avec toi.

Au bord de m'endormir, ton image suffit  
A réveiller mon coeur pour un double délice.

Sonnet 48

Quel soin je pris avant de partir en voyage  
De renfermer sous clef le moindre des objets  
Que souvent j'utilise à des fins personnelles  
Et garde en des lieux sûrs à l'abri des pilleurs.

Mais toi pour qui ces bibelots sont bagatelles,  
Mon bonheur sans mélange et mon plus grand chagrin,  
Mon plus précieux trésor, mon unique souci,  
Je te laisse au hasard de mauvaises rencontres.

Je ne t'ai enfermé dans aucun coffre-fort  
Hormis celui où tu n'es pas, mais que je sens :  
Dans le joli jardin enclos de ma poitrine  
D'où tu peux t'échapper au gré de ton humeur.

Je redoute pourtant qu'on ne t'enlève, au prix  
Où l'honnête homme estime en être le butin.

Sonnet 49

Pour entraver le temps (s'il faut qu'il vienne un jour)  
Où voyant ton regard se durcir sur mes fautes,  
Quand pour moi ton amour sera sur le déclin,  
Poussé à ce constat par de sages raisons,

Pour entraver le temps, où comme un étranger,  
Le soleil de tes yeux oubliera de me voir,  
Quand l'amour n'ayant plus le charme qu'il avait  
Trouvera des raisons d'affecter la froideur,

Pour entraver ce temps, ici, je cesse d'être,  
Et reconnais en moi une absence intérieure.  
Pour contre moi lever une main équitable,  
Et mettre à ton actif toute juste raison.

Tu as donc droit de me quitter dans ma détresse,  
Puisque nulle raison ne t'oblige à m'aimer.

Sonnet 50

Tandis que tristement je chevauche en ma route  
Espérant une fois terminé ce voyage  
N'avoir pour réconfort rien d'autre qu'à me dire :  
« Que le chemin est long à m'éloigner de toi! »

L'animal qui me porte accablé de ma peine  
Se traîne tristement par ce surpoids de charge,  
Comme si par instinct la bête comprenait  
Qu'en m'éloignant de toi j'en retardais l'allure.

L'éperon tout en sang ne l'excite plus guère  
Lorsque parfois dans ma colère je l'excite.  
Et je l'entends gémir plus fortement encore  
Que lorsque l'éperon lui déchire le flanc.

À l'entendre gémir, je me dis en moi-même :  
Ma peine est devant moi, et ma joie en est loin.

Sonnet 51

L'amour peut excuser la coupable lenteur  
De ma pauvre monture quand loin de toi je cours.  
Pourquoi m'éloignerais-je en hâte d'où tu es  
Si la poste est la même avant que je revienne?

Comment me faire entendre alors de ma monture  
Quand l'extrême vitesse aura l'air d'être lente,  
Lorsque de l'éperon en chevauchant le vent  
Je me croirais planer en demeurant sur place?

Il n'est point de cheval plus vif que mon désir  
Et ce même désir né du plus pur amour  
Piaffera sous la bride en l'ardeur de sa course.  
Mais l'amour tout amour dira pour l'excuser :

« Puisque pour te quitter il choisit la lenteur,  
Je veux courir vers toi et t'en laisser le rythme. »

Sonnet 52

Je suis pareil au roi dont la clé fabuleuse  
Lui permet d'accéder à son trésor caché  
Qu'il ne peut contempler à toute heure du jour  
Par crainte d'émousser le plaisir qu'il y trouve.

Quant aux solennités, elles y sont si rares  
Tout au long de l'année en leur servant de chaîne,  
Comme pierres de prix serties de loin en loin,  
Ou comme des bijoux sur l'éclat d'un collier.

Le temps est la cassette où ton être se cache,  
Ou l'armoire où l'on serre un manteau d'apparat  
Afin que soit béni ce moment de splendeur  
Où il est déployé avec faste à la foule.

Soyez béni, trésor par qui je puis trouver  
Avec vous le bonheur, et sans vous l'espérance.

Sonnet 53

Quelle matière est vôtre, en quoi êtes-vous fait,  
Pour être ainsi servi par tant d'ombres étranges,  
Puisque chacun de nous n'a qu'une ombre, une seule,  
Et qu'à vous appartient la création des ombres?

Pour décrire Adonis, l'image qu'on en fait  
N'est qu'une imitation bien pauvre de la vôtre.  
Hélène en son visage incarne la beauté.  
On dirait que la vôtre est faite à son image

À parler du printemps, ou du temps des moissons,  
On évoque d'abord la beauté de vos traits,  
Ensuite la bonté qui émane de vous  
En toute forme heureuse on peut vous reconnaître.

Il n'est aucune grâce ailleurs qui ne soit vôtre.  
Personne excepté vous n'a le coeur si constant.

Sonnet 54

Oh! comme la beauté nous paraît bien plus belle  
Si la fidélité lui prête sa vertu!  
La rose paraît belle, mais belle plus encore  
Si un parfum suave émane de son coeur.

La fleur de l'églantier d'aussi riches couleurs  
Que celles parfumées des roses d'un jardin  
Parmi les ronces joue avec autant de grâce  
Que lorsqu'en plein été elle perd ses pétales.

Tandis que sa vertu n'est que dans l'apparence,  
Elle vit sans amant, se fane solitaire,  
Et se meurt inutile. Au contraire des roses  
Dont la suave mort rend un parfum suave.

Tout comme vous, charmant jeune homme, en votre automne  
Mes vers seront garants de votre loyauté.

Sonnet 55

Ni le marbre, je crois, ni aucun cénotaphe  
De roi ne peut survivre à ces vers souverains.  
Ce n'est que par eux seuls que brille votre gloire.  
La pierre est poussiéreuse et s'use avec le temps.

La guerre est un désastre à briser les statues,  
Et jusqu'aux fondations de tous les édifices.  
Ni le glaive de Mars, ni les feux de la guerre  
Ne pourront effacer de vers en nos mémoires.

En dépit de la mort et de l'oubli coupable,  
Vous trancherez. Ces vers trouveront leur chemin  
Jusque sous les regards de ceux qui nous survivent  
En ce monde qui meurt, et dont proche est la fin.

Ainsi jusqu'à ce que votre âme ressuscite  
Vous vivrez en ces vers dans les yeux des amants.

Sonnet 56

Amour, renforce-toi. Qu'il ne soit jamais dit  
Que ton désir est moins durable que la faim,  
Qu'il n'est que pour un jour tout juste satisfait,  
Et qui, le lendemain, reprend de sa vigueur.

Amour, fais-en de même. Et si tu as comblé  
Tes yeux par trop gourmands qui rassasiés se ferment,  
Demain regarde encore, et que rien ne réduise  
L'ardeur de ton amour à la mollesse extrême.

Que ce triste intermède imite l'océan  
Qui laisse sur la côte un couple d'amoureux  
Venu sur le rivage afin d'apercevoir  
Pour leur plus grand bonheur l'objet de leur amour.

Nommons plutôt l'hiver par son lot de soucis  
Qui rend l'été trois fois plus rare et désirable.

Sonnet 57

Esclave que je suis, que puis-je faire d'autre  
Qu'attendre à tout moment vos désirs dans l'instant ?  
Je ne puis disposer de moment plus précieux  
Ni de service à rendre à tout autre qu'à vous.

Je n'ose me fâcher de l'heure interminable  
Lorsque pour vous, seigneur, je veille sur l'horloge,  
Ni estimer amer le goût de votre absence  
Dès que vous avez dit adieu à ma personne.

Mon cœur jaloux non plus n'ose s'interroger  
Sur ce qui vous occupe et l'endroit où vous êtes.  
Mais, comme un serviteur, je ne pense à rien d'autre  
Qu'à ceux qui près de vous sont heureux de vous voir.

Si la folie en votre cœur est de l'amour,  
Quel que soit votre accord, il n'y voit rien de mal.

Sonnet 58

Que le dieu qui me fit votre esclave me prive  
Du souci de régler vos moments de plaisir  
Tout autant que ma soif de savoir où vous êtes.  
Mon rôle de vassal me force à vous attendre.

Je dois donc supporter en toute soumission  
La prison de l'absence et votre liberté.  
La volonté m'oblige à subir cette épreuve,  
Et ce sans accuser quiconque d'injustice.

Car où que vous soyez, votre pacte vous donne  
Entière liberté d'user de votre temps  
À votre bon plaisir. Il n'appartient qu'à vous  
D'absoudre des erreurs qui vous touchent de près.

Il me faut donc attendre en des affres d'enfer  
Sans rien vous reprocher qui serait bien ou mal.

Sonnet 59

S'il n'est rien de nouveau, si tout ce qui existe  
A existé, notre cervelle est en échec  
Du fait que l'invention ne peut que recréer  
La quête d'un enfant qui autrefois vivait.

Que ne puis-je en portant un regard rétrograde  
Sur plus de cinq cents fois la course du soleil,  
Retrouver votre trace en quelque livre ancien  
Où s'exprimait l'esprit pour la première fois,

Pour apprendre comment nos ancêtres parlaient  
Du chef-d'oeuvre qu'est l'homme en son intégrité,  
Si nous sommes meilleurs ou pires qu'aujourd'hui,  
Ou si rien n'est changé dans la course des astres.

Mais, j'en suis sûr, les grands esprits de ces temps-là  
Aux pires des sujets ont donné leur suffrage.

Sonnet 60

Tout ainsi que les flots vers les galets des grèves  
Chacun de nos instants se hâte vers sa fin,  
Chacun changeant de place où l'autre disparaît.  
Et dans un même effort toute la mer avance.

Tout ce qui naît accède au monde de lumière  
Et trouve sa stature avant d'être attaqué  
Par des retards pervers, des manques d'énergie,  
Par le temps qui alors dégrade tous ses dons.

Il abîme l'éclat de la jeunesse en fleur,  
Il creuse des sillons sur le plus beau des fronts,  
Il se nourrit des raretés de la nature,  
Tout ce qui tient debout doit tomber sous sa faux.

Cependant par bonheur mes vers subsisteront  
Célébrant tes vertus malgré sa cruauté.

Sonnet 61

Est-il de ton désir que ton image tienne  
Ouverts mes yeux exténués pendant la nuit?  
Désires-tu vraiment en troublant mon sommeil  
Que des ombres de toi ne brouillent mon regard?

Est-ce bien ton esprit que tu viens d'envoyer  
Si loin de ton séjour pour connaître mes actes,  
Découvrir mes remords et mon oisiveté,  
Qui font l'objet et la teneur de tes reproches?

Ton amour, quoique grand, n'en a pas la puissance.  
C'est mon amour qui tient mon esprit en éveil,  
L'amour que j'ai pour toi qui tient mes yeux ouverts  
Comme un veilleur de nuit qui protège ta place.

C'est pour toi que je veille, alors que tu es loin.  
Loin de moi, en des lieux où d'autres te sont proches.

Sonnet 62

Le péché d'amour-propre accapare ma vue,  
Mon âme toute entière, et tout entier mon être.  
Et pour ce péché-là il n'est point de remède,  
Tant il a pris racine au profond de mon cœur.

Il n'est rien qui n'égale en beauté mon visage,  
Ni de forme aussi pure, et de parfaite foi.  
Tout bien considéré, ce qui fait ma valeur  
Excède en qualité ce qui régit les autres.

Mais lorsque mon miroir me reflète moi-même  
Ridé, flétri, au bord de la décrépitude,  
Mon amour-propre est contrarié du tout au tout.  
Il serait indécent d'oser s'aimer soi-même.

C'est toi que je salue et non ce qui est moi,  
De mon âge peignant la beauté de tes jours.

Sonnet 63

Le jour où mon amour, comme il en est de moi,  
Se devra de subir les balafres du temps,  
Le grand âge du cœur, et laisser sur son front  
Les rides se tracer, quand sa fraîche jeunesse

Des profondeurs du gouffre atteindra les parages,  
Quand toutes les beautés qui décoraient son règne  
Auront quitté la place ou voulu la quitter,  
En l'ayant dépouillé de ce qui fut son charme,

C'est contre ce temps-là que je dois m'attaquer,  
Contre sa faux cruelle en ses mains implacable  
Pour que ne soit jamais tranché le souvenir  
De la beauté de mon amour en ce bas-monde.

Sa beauté se lira dans l'encre de ces vers  
Qui vivront, et par eux il vivra toujours jeune.

Sonnet 64

Lorsque je vois la main du temps désagrèger  
Les somptueux trésors des âges révolus,  
De gigantesques tours réduites en décombres,  
Le bronze inaltérable ébréché par les guerres,

Lorsque je vois la mer affamée envahir  
Par la côte une part sensible du royaume  
Tandis que sur les eaux gagne la terre ferme,  
Ce que perd l'un ou l'autre en accroît l'adversaire,

Lorsque je vois partout des changements d'état  
Et cet état lui-même au bord de disparaître,  
Ces ruines font l'objet d'une méditation :  
Un jour viendra où mon amour m'aura quitté.

C'est une mort que d'y penser, car je ne puis  
Que m'affliger d'avoir ce que je crains de perdre.

Sonnet 65

Tandis que bronze, roc, océan, territoire,  
Tout doit subir le sort des choses périssables,  
La beauté pourrait-elle échapper au désastre,  
Fragile comme elle est, pareille à une fleur?

Les parfums de l'été sauront-ils s'affranchir  
Des assauts destructeurs d'un siège inexorable,  
Alors qu'aucun rocher jugé inaccessible,  
Ou portes de métal n'ont pu lui faire obstacle?

Je tremble d'y penser. Où donc pourrais-je, hélas!  
Ravir au temps le plus précieux de ses bijoux?  
Qui donc peut retenir sa démarche rapide?  
Ou qui peut l'empêcher de ravir la beauté?

Nulle puissance à moins qu'un miracle l'emporte  
Par l'encre noire où mon amour t'immortalise.

Sonnet 66

Lassé de tout au monde à la mort j'en appelle :  
Las de voir le mérite en état de mendier,  
L'inanité médiocre encensée à la ronde,  
Le plus pur des serments honteusement trahi,

Les honneurs éclatants fâcheusement souillés,  
La plus chaste vertu se changer en catin,  
La droite perfection profondément niée,  
La force réprimée au prix d'un vil pouvoir,

L'art de rester muet face à l'autorité,  
La sottise émérite ordonnant les talents,  
La simple vérité au bord de la sottise,  
Le bien servile ayant le mal pour capitaine.

Exténué de tout, de tout je voudrais fuir  
N'était que par ma mort mon amour serait seul

Sonnet 67

En quoi mon bien-aimé vivrait-il la réforme  
Et devrait-il subir une foi sacrilège,  
Au point que le péché y trouve un avantage  
Et que la société en tire du profit ?

Pourquoi avec le fard se colorer les joues  
Et masquer du vivant le teint de sa naissance ?  
Faut-il quand moindre est la beauté choisir plutôt  
Les roses d'apparence aux roses de nature ?

Lui faut-il vivre en la nature défaillante  
Et que manque le sang qui circule en nos veines.  
N'ayant que lui comme trésor qui lui revient ?  
Et c'est ainsi qu'elle ne vit que de ses dons.

Elle conserve tout pour montrer la richesse  
Qui fut sienne naguère avant ces jours de peine.

Sonnet 68

Ainsi le fard n'est plus de mode sur la joue  
Depuis que la beauté n'imite plus les fleurs,  
Avant qu'on ait trouvé de quoi se maquiller  
Pour rendre séduisants les traits de son visage.

Les chevelures d'or qui gisent dans les tombes  
En toute impunité furent coupées pour vivre  
Une seconde fois sur la tête d'une autre  
Qui se plaît à porter la toison de la morte.

Il nous faut souvenir aussi des jours anciens  
Où la beauté sans ornement était de mise,  
Quand l'été respectait le charme du printemps  
Quand rien de ce qui fut ne nuit à ce qui est.

Ce temps est un repère issu de la nature  
Qui montre à l'art menteur la beauté d'autrefois.

Sonnet 69

Ce qu'on peut voir de toi aux yeux de tout le monde  
N'a rien qu'on puisse au cœur de l'homme outrepasser  
Les mots savent le dire avec la voix de l'âme  
En toute vérité jusqu'à tes adversaires.

Exprimant ta louange, on exprime ton être.  
Ces éloges pourtant qui rendent ce qu'on doit  
Altèrent la louange en prenant d'autres tons  
Lorsqu'on va au-delà de ce qui s'offre aux yeux.

On a considéré la beauté de ton âme,  
Et cela en fonction de ce que tu as fait  
Les yeux furent cléments, mais certains ont trouvé  
Que la fleur, quoique belle, était nauséabonde.

Si l'odeur démentit à ce point sa corolle  
C'est à cause du sol imprégné d'immondices.



Sonnet 70

On a beau te blâmer, tu restes sans défaut.  
La beauté est toujours la cible de l'envie  
Et le soupçon paraît en être l'ornement :  
Un corbeau traversant la pureté du ciel.

Que tu sois vertueux, on le doit reconnaître  
D'autant plus que tu es le favori du temps,  
Car le chancre du vice attaque les bourgeons,  
Et tu es un printemps virginal et sans tache.

Tu as de la jeunesse évité tous les pièges  
Conçus pour dominer ou être dominé.  
Cet éloge pourtant n'est en rien suffisant  
Pour juguler tous les envieux qui se déchaînent.

Si le soupçon du mal ne masquait ton éclat  
Tu serais bien le seul à régner sur les coeurs.

Sonnet 71.

Que ne dure le deuil quand je serai défunt  
Plus longtemps que le glas lugubrement sonore  
Annonce à tout venant que j'ai quitté enfin  
Ce monde misérable où tout n'est que misère.

Mais, en lisant ces mots, n'ayez point souvenir  
De qui en est l'auteur. Je vous aime si fort  
Qu'en vos douces pensées oubliez ma personne  
Si de penser à moi vous fait par trop souffrir.

Et si je vous invite à lire ce poème,  
Quand peut-être déjà je ne serai que glaise,  
Gardez-vous de citer jusqu'à mon humble nom.  
Mais laissez votre amour s'éteindre avec ma vie,

De crainte que chacun, sachant qui vous afflige,  
Ne se raille de vous quand je ne serai plus.

Sonnet 72

De peur que l'on vous force à dire par le monde  
Combien je méritais d'être chéri de vous,  
Après ma mort, amour, accordez-moi l'oubli,  
Car il n'est rien en moi qui soit digne d'estime.

À moins que de créer un vertueux mensonge  
Qui fasse plus pour moi que je ne le mérite,  
De couvrir mon cercueil de louanges plus grandes  
Que n'en supporterait la stricte vérité.

De peur que votre amour ne paraisse mentir  
En parlant bien de moi par un amour trompeur,  
Que mon nom soit sous terre où se trouve mon corps  
Et qu'il ne jette plus sur vous et moi de honte.

Car je suis accablé par ce qui vient de moi  
Et vous seriez confus d'aimer ce peu de choses.

Sonnet 73

Tu peux la voir en moi cette saison qui vient,  
Où les feuilles jaunies sont plus ou moins présentes,  
Et ces rameaux tremblants déjà sous la froidure,  
Endroits abandonnés par les oiseaux chanteurs.

En moi tu peux le voir le déclin de ce jour  
Qui après le coucher du soleil disparaît,  
Tandis que peu à peu l'emporte la nuit noire,  
Cette soeur de la mort qui scelle tout repos.

En moi tu peux la voir, cette lueur d'un feu  
De qui la cendre est le linceul de la jeunesse.  
Ainsi que sur un lit de mort il doit mourir,  
Consumé par cela dont il s'était nourri.

Cela tu le perçois qui rend l'amour plus fort  
Pour aimer le meilleur de ce que tu dois perdre.

Sonnet 74

Tu peux en être sûr. Quand cet arrêt fatal,  
Sans la moindre caution, me fera disparaître,  
Alors je survivrai par ces vers que je laisse  
Où tu pourras trouver matière à souvenir.

Quand tu les reliras, tu sauras reconnaître  
Cette part de moi-même où tu es le héros.  
La terre n'est que terre, et je lui rends mon corps.  
Le meilleur de moi-même est inspiré par toi.

Tu n'auras donc perdu que restes de ma vie :  
La pâture des vers, un corps inanimé  
Tombé sous le couteau d'un adversaire abject,  
Trop vil à regarder pour que tu t'en souviennes.

Tout le prix de ce corps est en ce qu'il contient :  
La trace que je laisse et qui reste en ton coeur.

Sonnet 75

Vous êtes à mon coeur comme l'air à la vie,  
Ou l'ondée au printemps pour la terre fertile,  
Quant à la paix que j'en retire, elle est en butte  
Avec moi-même autant qu'un bien pour un avare.

Ainsi, fier de jouir d'un trésor, et surtout  
Redoutant qu'en ce siècle un larron s'en empare,  
Je préfère tantôt être seul avec vous,  
Et tantôt exposer au monde mon plaisir.

Parfois je me délecte à voir votre visage,  
Parfois j'ai grand besoin d'un regard qui me manque,  
Ne désirant, ne possédant d'autre bonheur  
Que ce qui vient de vous, ou que j'attends de vous.

Jour après jour, je vis de jeûne et d'abondance,  
Une alternance entre désir et satiété

Sonnet 76

Pourquoi mes vers sont-ils si peu au goût du jour,  
Manquant de variété autant que de contrastes?  
Pourquoi au cours du temps n'ai-je pas recherché  
D'autres façons d'écrire, ou des tours singuliers?

Pourquoi mon écriture est-elle si courante?  
Pourquoi ce que j'invente a-t-il si peu de grâce,  
Au point qu'à chaque mot on croit me reconnaître  
Révélant ma naissance et mon lieu d'origine?

Sachez-le, doux amour, je n'écris que pour vous.  
Et vous-même et l'amour vous êtes mon seul thème.  
Je ne puis faire mieux que vous reprendre à neuf,  
Usant de mots usés pour un nouvel usage.

Jeune et vieux chaque jour ainsi que le soleil,  
Mon amour dit toujours ce qui toujours fut dit.

Sonnet 77

Les traits de ton visage en ton miroir s'altèrent,  
L'horloge est le signal du temps qui se dissipe,  
Ton esprit restera sur quelques pages blanches,  
Et c'est dans ce recueil que ton esprit se forge.

Les rides dont tu vois la marque sur ton front  
Te feront souvenir des tombes mal fermées.  
Tu peux voir au cadran cette ombre fugitive  
Qui trace le progrès du temps vers son déclin.

Et tout ce qui ne peut te rester en mémoire  
Tu le peux retranscrire en ces pages qui gardent,  
Ainsi que des enfants, les fruits de ta pensée  
Que tu auras plaisir à retrouver intacte.

Ces notes chaque fois que tu les reliras  
Te seront des alliées pour enrichir ton livre.

Sonnet 78

J'ai eu recours à toi ainsi que d'une muse  
Qui a si bien influencé mon écriture  
Que d'autres écrivains ont pris sur moi l'exemple  
Pour diffuser leurs vers en l'honneur de ta plume.

Sous tes yeux un muet apprit à chanter juste  
Un stupide lourdaud à planer dans les airs  
Le cerveau d'un savant s'accrût en envergure  
Et le charme natif doubla de séduction.

Cependant sois plus fier des vers qui te célèbrent  
Car ils sont nés de toi et sous ton influence.  
Dans les écrits d'autrui tu corriges le style  
Adornant tous les arts d'un zeste de ta grâce.

Mais tu es tout mon art, et je sens que s'élève  
Aux cimes du savoir ma grossière ignorance.

Sonnet 79

Tandis que j'étais seul à requérir ton aide,  
Ce n'était que mes vers qui en toi trouvaient grâce.  
Mais à présent que tout leur charme s'est perdu,  
Ma muse en est malade. Une autre a pris sa place.

Je reconnais, amour, qu'un aimable sujet  
Soit digne du talent d'un poète notoire.  
Pourtant ce qu'un poète invente à ton adresse  
Il te le vole, et ne fait rien que te le rendre.

La vertu qu'il te prête, il en a pris l'idée  
Dans ton comportement. La beauté qu'il t'accorde  
Est celle de ta face. Il ne peut célébrer  
D'éloge à ton adresse autrement que par toi.

De ce qu'il dit ne lui sois pas reconnaissant  
Puisque ce qu'il te doit, tu l'as payé toi-même.

Sonnet 80

Quelle audace est la mienne en écrivant sur vous  
Sachant qu'un grand esprit se sert de votre nom  
Mettant tout son talent à faire votre éloge,  
Ce qui m'ôte les mots pour dire votre gloire.

Tandis que l'océan de toute sa puissance  
Soulève l'humble voile ainsi que la plus vaste,  
Mon bateau intrépide et piètre d'envergure  
Ose s'aventurer sur son immensité.

Ses basses eaux pourront toujours me mettre à flot,  
Alors qu'ailleurs sa profondeur est insondable.  
Je puis faire naufrage ainsi qu'un frêle esquif,  
Tandis que lui se dresse en vaisseau de haut-bord.

S'il triomphe, et si moi je chavire et me noie  
Le pire en sera dit : l'amour fut mon naufrage.

Sonnet 81

Soit que je vive en rédigeant votre épitaphe,  
Soit qu'à mon corps défunt il vous faille survivre  
La mort ne peut ravir en rien votre mémoire  
Quand tout ce qui fut moi tombera dans l'oubli.

Votre nom connaîtra une vie immortelle  
Tandis qu'une fois mort je ne serai plus rien.  
La terre m'offrira une humble sépulture  
Quand les yeux des vivants seront votre cercueil.

Et vous aurez pour monument ce doux poème  
Que reliront des yeux qui ne sont point encore.  
Et des hommes futurs pourront parler de vous  
Quand nos contemporains ici-bas seront morts.

Désormais vous vivrez - ceci grâce à ma plume -  
Du souffle qui module en une bouche humaine.

Sonnet 82

J'admets que tu n'aies pas ma muse pour épouse,  
Ainsi peux-tu sans déshonneur utiliser  
Les mots de dédicace en usage par d'autres  
Pour un si beau sujet qui honore les livres.

Ton savoir est brillant autant que ta beauté.  
L'éloge que j'en fais te semble loin du compte.  
C'est ce qui t'a poussé à trouver des louanges  
Parmi les nouveaux noms que notre temps célèbre.

J'y consens, mon ami. Mais quand seront connus  
Les tours que peut fournir l'abus de rhétorique,  
Tu seras beau et pur, doté de sympathie  
En parlant simplement comme un ami sincère

Tandis que sous le fard d'aucuns masquent leur teint  
Pour effacer leurs traits. Et toi, tu le leur laisses.

Sonnet 83

Jamais je ne vous vis le moindre maquillage,  
Voilà pourquoi votre beauté reste sans fard.  
J'ai vu ou j'ai cru voir combien vous excédiez  
La dette qui revient au travail d'un poète.

J'ai donc atténué mes vers à votre adresse  
Pour que votre nature elle-même nous prouve  
Qu'une plume courante avec peu de moyens  
En parlant de mérite en accroît le mérite.

Ce silence me fut imputé à péché.  
Mais c'est en me taisant que j'en tire une gloire.  
Ne disant rien, je ne nuis pas à la beauté,  
D'aucuns, en en parlant, ne creusent que leur tombe.

Il y a plus de vie en un seul de vos yeux  
Que dans les vers conçus par deux de vos poètes.

Sonnet 84

Qui en parle le mieux peut-il en dire plus  
Qu'en ce superbe éloge où vous êtes vous-même  
Enclos comme un trésor où serait conservé  
La trace du modèle à vous refaire un double?

La plume est pauvre en mots qui pourraient vous décrire  
Et sur un tel sujet lui donner de l'éclat.  
Pour écrire sur vous le plus simple est de dire  
Que vous êtes vous-même, et ne rien ajouter.

Qu'il se borne à noter ce qu'on écrit de vous  
Sans oublier l'éclat que donne la nature.  
Un tel portrait rendra célèbre son esprit  
Et fera que partout on prisera son style.

Mais à ces qualités s'ajoute une réserve :  
Adorer qu'on vous loue est peu digne d'estime.

Sonnet 85

Ma muse, comme il sied, dédaigne les louanges,  
Alors que votre éloge abonde en commentaires  
Et qu'une plume d'or décrit votre apparence  
Avec des mots choisis par chacune des muses.

J'ai de belles idées, d'aucuns de jolis tours.  
Comme un clerc illettré je dis toujours amen,  
Chaque fois que j'entends un hymne rédigé  
Par une plume experte au talent reconnu.

Ce que vous appréciez, je l'approuve et désigne.  
J'oserais ajouter au comble de l'éloge,  
Mais c'est en ma pensée où mon amour pour vous,  
Bien qu'il reste caché, demeure au premier rang.

Estimez donc les uns pour le souffle des mots  
Et moi pour le silence où mes pensées résident.

Sonnet 86

Est-ce l'ampleur des vers de votre adorateur  
Soucieux de conquérir votre riche personne  
Qui a coupé le souffle à mes pensées à l'oeuvre  
Et fait de mon cerveau qui les créa leur tombe?

Est-ce bien son esprit élu par des esprits  
Pour maîtriser le vers qui me laisse sans voix?  
Non, ni lui, ni ceux qui de la nuit sont complices  
Et les aident n'ont pu me priver de ma muse.

Ni lui, ni cet esprit, dont le spectre amical  
L'instruit toutes les nuits par de fausses nouvelles  
Ne peuvent se flatter de me fermer la bouche.  
Ce n'est en aucun cas la peur qui en est cause.

Mais quand votre propos rend votre vers obèse,  
Je manque de matière et choisis le silence.

Sonnet 87

Adieu! Tu m'es trop cher pour être tout à moi  
Et sans doute sais-tu le prix de ta personne.  
Ta valeur est sans prix. C'est ce qui te rend libre.  
Les droits que j'ai sur toi n'ont plus de raison d'être.

Comment jouir de toi sans ton consentement,  
Et puis-je mériter une telle richesse?  
Je ne vois rien en moi qui en puisse être digne.  
Et s'il est un contrat, tu peux en disposer.

Tu m'as donné ton coeur sans notion de son prix  
Ou tu me l'as donné, ignorant qui j'étais.  
Aussi le don de toi issu d'une méprise  
Te permet de revoir les termes du contrat.

Je n'ai joui de toi qu'en un rêve flatteur,  
Monarque en mon sommeil, rien d'autre à mon réveil.

Sonnet 88

Quand tu seras d'humeur à faire fi de moi,  
Jetant sur mon mérite un regard de mépris,  
Je combattrai moi-même alors à tes côtés  
Pour te donner raison en dépit de tes torts.

De ma propre faiblesse ayant la connaissance,  
Je puis auprès de toi confirmer le récit  
De mes erreurs cachées dont on me fait reproche,  
Si bien qu'en m'accablant tu en auras la gloire.

J'en tirerai peut-être alors un avantage,  
Car adressant vers toi mes pensées les plus tendres,  
Les torts que je me fais moi-même en l'occurrence  
Te donnent l'avantage et redoublent mon coeur,

Car mon amour est tel, étant de toi si proche,  
Que pour te le prouver j'assumerai le pire.

Sonnet 89

Tu peux m'attribuer des torts à ton égard,  
Je le reconnaîtrai volontiers sans ambages.  
Si tu dis que je boite, aussitôt je trébuche  
Sans chercher de raison qui puisse m'en défendre.

Tu ne peux, cher amour, qu'infliger une peine  
Qui soit conforme à tout ce qu'il y a de pire.  
Si je suis en disgrâce au gré de ton humeur,  
Je ferai comme si nous étions étrangers.

J'éviterai les lieux qui sont les tiens. Ma voix  
Ne prononcera plus ton bien-aimé prénom  
De peur que, profané, je ne lui fasse tort  
Et ne révèle ainsi notre longue tendresse.

Pour toi contre moi-même il faut que je combatte  
Car je ne puis aimer quelqu'un que tu détestes.

Sonnet 90

Frappe-moi de ta haine en ce moment présent  
Où le monde s'acharne à me persécuter.  
Livré aux coups du sort, mets-moi front contre terre,  
Sans revenir sur moi pour alors m'achever.

Lorsque de ce chagrin je me serai extrait,  
Que nul autre assaillant n'attaque mes arrières,  
Que les vents de la nuit n'attirent pas d'averses  
En retardant ma chute ainsi préméditée.

Si tu me veux quitter, ne le fais qu'après tout,  
Quand de moindres chagrins m'auront déjà blessé,  
Mais frappe le premier. Ainsi je goûterai  
D'emblée un coup de grâce envoyé par le sort.

Ainsi d'autres douleurs que j'appelais douleurs  
Après t'avoir perdu ne le seront plus guère.

Sonnet 91

Le plaisir d'un sang noble, ou celui de l'esprit,  
Des revenus fonciers, de la force physique,  
Des habits de gala, un peu trop neufs peut-être,  
Des faucons ou des chiens, et même des chevaux,

Chacun peut en jouir selon sa préférence.  
Le plaisir qu'il en a l'emporte sur tout autre.  
Ces intérêts mesquins ne sont point de mon goût.  
Mon unique bonheur surpasse tous les autres.

Ton amour m'est plus cher qu'une haute naissance  
Plus précieux qu'un trésor, qu'un vêtement de prix.  
Je m'en délecte plus que faucons ou chevaux.  
Tu es à moi plus que tout homme, et je m'en flatte.

Vulnérable pourtant, te laissant le pouvoir  
De tout reprendre et me laisser dans la misère.

Sonnet 92

Fais donc pour t'en aller ce que tu veux de pire.  
Tu es lié à moi le temps que j'ai sur terre.  
Ce temps ne peut durer autant qu'un sentiment.  
Ma vie est en suspens au gré de ton amour.

Le pire dénouement est loin de m'effrayer  
Car au moindre incident je puis perdre la vie.  
Je me sens donc jouir d'un état plus heureux  
Que si je dépendais de tes sautes d'humeur.

Tu ne peux me blesser par inconstance d'âme  
Puisque c'est me tuer que de m'être infidèle.  
Quel heureux dénouement me sera réservé :  
Heureux de ton amour et heureux de mourir!

Mais un bonheur si beau, n'a-t-il rien d'autre à craindre?  
Tu peux m'être infidèle, et moi, n'en rien savoir.

Sonnet 93

Je vivrai donc ainsi en te croyant fidèle  
Comme un mari trompé. L'amour apparemment  
Visible à mon adresse a changé depuis peu.  
Tes yeux sont avec moi, mais ton cœur est ailleurs.

Comme on ne saurait voir en tes yeux de la haine,  
Je ne puis découvrir en toi de changement.  
La fausseté du cœur se lit sur un visage  
Par des regards fuyants, des rides sur le front.

Mais dès que tu es né le ciel a décrété  
Qu'en ton visage on ne lirait que de l'amour,  
Et quoi que fasse enfin ton cœur ou ton esprit,  
Tes yeux n'exprimeraient jamais que la douceur.

Ainsi la pomme d'Ève est comme ta beauté  
S'il n'est point de vertu dessous ton apparence.



Sonnet 94

Tout homme de pouvoir qui n'en abuse point,  
Qui n'agit pas selon ce qu'on attend de lui,  
Qui, touché par autrui, paraît être de pierre,  
Comme insensible et froid, lent à changer d'humeur,

Cet homme use à bon droit de tous les dons du ciel  
Et de la profusion de ceux de la nature.  
Il est maître et garant des traits de son visage.  
Les autres ne le sont que par leur compétence.

Toute fleur en été parfume l'air d'été.  
Bien qu'elle-même vive uniquement pour elle.  
Si la fleur se flétrit, on la voit dépérir,  
Et la moindre herbe folle y gagne un avantage.

Le plus doux qui s'altère est un rebut sans grâce  
Le lys en pourrissant n'est plus qu'une herbe à foin.

Sonnet 95

Aimable et douce, ainsi sais-tu rendre la honte,  
Qui pareille à un ver en la rose odorante  
Entache la beauté de ton talent naissant.  
Oh! de quelle douceur ornes-tu tes ébauches!

Le style qui est tien du récit de tes jours  
Révèle sans pudeur des actes libertins  
Qu'on ne peut censurer sans te louer encore,  
Car ton nom a pouvoir d'innocenter le blâme.

Quel précieux habitacle ont trouvé tous les vices  
Qui se sont réfugiés dans ta noble personne,  
Sous la beauté d'un voile où ils se dissimulent,  
Faisant paraître beau tout ce qu'un oeil peut voir.

Mais prends garde, cher coeur, à ce grand privilège :  
Toute lame s'émousse en des mains peu expertes.

Sonnet 96

À pécher par jeunesse ou par concupiscence,  
On trouve de la grâce en tout ce que tu fais.  
Tu peux séduire en bien en mal petits et grands.  
Tu masques tes erreurs en leur faisant du charme.

Comme au doigt d'une reine assise sur un trône,  
La plus modeste pierre a l'éclat d'un diamant,  
De même qu'un défaut qu'on te peut reprocher  
Se change en qualité aux yeux de tout le monde.

Combien d'agneaux un loup pourrait-il mystifier  
Si ce loup d'un agneau avait pris l'apparence!  
De tes admirateurs quel en serait le nombre  
Si de ta séduction tu pouvais te servir.

Mais n'en fais rien surtout. Je t'aime tellement  
Que si tu es à moi, à moi est cet honneur.

Sonnet 97

Quel hiver fut le mien le temps de ton absence,  
De toi, toi, le bonheur de cette année en fuite!  
Quel froid ai-je affronté! Quels sombres jours j'ai vus!  
Décembre en son déclin dépouillant toute chose.

Nous en étions alors au terme de l'été,  
Dans la surabondance où l'automne s'accroît  
De ce qu'avait produit jusque là le printemps,  
Comme une veuve enceinte eut sa progéniture.

Il me semblait pourtant que toutes ces naissances  
Feraient des orphelins de pères inconnus  
Car en été tous les plaisirs te font cortège.  
Dès que tu es parti les oiseaux se sont tus,

Ou chantent de façon si plaintive à l'oreille  
Que jaune est le feuillage aux portes de l'hiver.

Sonnet 98

C'est éloigné de vous que j'étais ce printemps  
Lorsque le fier avril adorné avec soin  
Mit un air de jeunesse au gré de toutes choses,  
Faisant rire Saturne et dansant avec lui.

Mais ni les chants d'oiseaux, ni le parfum suave  
De tant de fleurs flattant la vue et l'odorat  
N'ont pu me faire écrire un conte de saison,  
Ni cueillir un bouquet du lieu où elles s'ouvrent.

Je n'étais point charmé par la blancheur des lys  
Ni par le cramoyse des pétales de roses.  
Ce n'était que douceur, symboles d'agrément,  
Figurant vos vertus en modèle accompli.

Mais l'hiver me semblait régner en votre absence,  
Et c'est avec votre ombre ici que je jouais.

Sonnet 99

J'ai dû réprimander la violette sournoise :  
« Odorante friponne, où as-tu pris l'effluve  
Qui de mon coeur émane et le teint cramoyse  
De tes joues veloutées qui rehausse ton charme? »

J'ai condamné le lis en rival de ta main,  
La marjolaine en fleur qui nargue tes cheveux,  
Deux roses s'effrayant au milieu des épines  
L'une rouge de honte et la blanche d'angoisse.

Une troisième étant à la fois rouge et blanche  
Leur avait dérobé et couleur et parfum.  
Mais comme punition en s'épanouissant  
Un ver l'a dévorée en dépit de sa grâce.

J'ai vu bien d'autres fleurs, mais je n'en vis pas une  
Qui eût pu te voler ton parfum ou ta teinte.

Sonnet 100

Où donc es-tu passée, ô muse qui oublie  
De dire d'où te vient la force qui t'anime,  
Dépensant ta fureur en quelques chants médiocres,  
Et gâchant ton talent sur des sujets futiles ?

Reviens, muse égarée, et rachète bientôt  
Par des vers de talent le poids du temps perdu.  
Fredonne pour l'oreille un air de ta façon,  
Et que ta plume unisse et le thème et les notes.

Renais, muse indolente, et vois de mon amour  
Le doux visage et si le temps creuse les rides.  
Si c'en est fait, que la satire en soit le deuil  
Dédaigne alors partout le temps et ses ravages.

Célèbre mon amour plus vite que la vie  
Et détourne de lui la faux du temps qui passe.

Sonnet 101

Ô muse buissonnière, est-il plus forte amende  
En négligeant le vrai qu'un amas de beauté?  
Le charme et la vertu de mon amour dépendent  
Et tu lui appartiens autant que ta noblesse.

Ô muse réponds-moi. Oserais-tu me dire :  
« Le vrai n'a pas besoin de couleur pour nous plaire,  
Ni même la beauté d'un pinceau pour la peindre.  
Le parfait est parfait si rien ne s'y mélange. » ?

S'il dédaigne l'éloge, en deviens-tu muette?  
Pardonne à ce silence. Il ne tiendra qu'à toi  
De le faire connaître au-delà de sa tombe  
Et de le célébrer pour les siècles futurs.

Remplis cette mission, muse, je te dirai  
Comment plus tard il revivra tel qu'aujourd'hui.

Sonnet 102

Tout faible qu'il semblait, mon amour se ranime,  
Je n'en aime pas moins tromper les apparences.  
Tout amour est vénal lorsque qui le possède  
En parle à tout venant ainsi que d'un trésor.

Notre amour était jeune, encore en son printemps  
Quand je le saluai de mes tout premiers vers  
Ainsi qu'avant l'été le chantait Philomèle  
Dont la flûte se tait en la pleine saison.

Ce n'est pas que l'été plaise moins de nos jours  
Que du temps où les airs plaintifs se fredonnaient,  
Mais c'est que le vacarme envahit les feuillages  
Et que les airs plus doux ont perdu de leur charme.

Je retiens donc mon souffle ainsi que Philomèle  
De peur de vous lasser de toute sérénade.

Sonnet 103

Ma muse hélas! est pauvre en invention verbale  
Au point qu'ayant de quoi en décrire la gloire,  
La simple exposition du thème est préférable  
À tout ce qu'on pourrait ajouter de louanges.

Ne me blâmez donc pas si j'ai cessé d'écrire.  
Voyez dans ce miroir un visage y paraître,  
De qui le charme extrême outrepassa mes dons,  
Et rend mon talent terne à ma plus grande honte.

N'est-il pas indécent, tâchant de l'embellir,  
De gâcher un objet parfait jusqu'à ce jour,  
Car nul autre dessein ne motive mes vers  
Que célébrer vos dons, et parler de vos charmes.

Et cela qui est plus que mes vers ne décrivent  
Se reflète au miroir où vous vous contemplez.

Sonnet 104

Vieux, vous ne le serez jamais, mon bel ami.  
Ainsi qu'au premier jour vos yeux croisant mes yeux  
Ont gardé tout leur charme. Et trois hivers de glace  
Ont réduit à néant l'orgueil de trois étés,

Trois printemps délicats changés en l'or d'automne  
Au rythme des saisons comme on a pu le voir,  
Trois avrils parfumés avant trois juins ardents  
Tandis que vous restiez jeune homme pour jamais,

Cependant la beauté, comme au cadran l'aiguille,  
Imperceptiblement dérobe sa démarche,  
Le charme qui est vôtre et qui semble immuable  
Change sans cesse au détriment de mes regards.

Sachez bien, jeunes gens, que dès votre naissance  
Nulle beauté ne peut durer plus d'un été.

Sonnet 105

On ne peut appeler mon amour idolâtre,  
Ni voir mon bien-aimé comme on voit une idole,  
Du fait que tous mes vers et hommages s'adressent  
À un être, au seul être et au même toujours.

Tendre est mon cœur, ce jour, et demain toujours tendre,  
Et fidèle toujours en vertu d'excellence  
C'est ainsi que mes vers lui sont toujours fidèles,  
N'exprimant qu'une chose hormis la différence.

"Beau, tendre et vrai" c'est tout ce que je puis en dire  
"Beau, tendre et vrai" ces mots pour moi sont sans pareils.  
Tout changement est un défi pour mon esprit  
De trois mots en un seul d'un accord merveilleux.

"Beau, tendre et vrai" souvent ces mots sont isolés  
Mais tous trois côte à côte ils n'ont jamais siégé.

Sonnet 106

Lorsque dans le récit des siècles du passé  
Je lis la description des êtres qu'on admire  
Dont la beauté peut rendre beaux des vers anciens  
Qui célèbrent des morts homme ou femme notoire,

Alors dans le blason des formes de beauté,  
La main, le pied, le front, le nez, les yeux, les lèvres,  
Je sais que mainte plume a tenté de décrire  
Ce qui fait la beauté qu'on peut voir en vos traits.

Il semble alors que leur éloge prophétise  
En notre temps, ce qui déjà vous préfigure  
Et comme ils ne voyaient que ce qu'ils devinaient,  
Le talent leur manquait pour chanter vos louanges.

Quant à nous qui voyons ce qui se montre à nous,  
Nous admirons des yeux sans rien pouvoir en dire.

Sonnet 107

Ni mes pressentiments, ni l'esprit prophétique  
De l'univers immense en rêve d'avenir  
Ne sauraient mettre un terme à mon amour fidèle,  
Imaginé soumis à une fin probable.

Car la lune mortelle est sujette à éclipse.  
Les augures se rient de leurs tristes présages.  
Ce qui semble incertain se change en certitude,  
Et la paix se saisit d'un rameau d'olivier.

Maintenant que le temps par ses effluves verse  
Un baume de fraîcheur en subjuguant la mort,  
Puisqu'en ces humbles vers je revivrai hors d'elle,  
La laissant triompher des êtres sans paroles,

Ces poèmes seront de toi le monument,  
Quand celui des tyrans ne sera plus que ruines.

Sonnet 108

Est-il rien à l'esprit digne d'être noté  
Qui ne figure pas dans ce que j'ai écrit,  
Rien qui soit neuf à dire, à noter sur-le-champ,  
Concernant mon amour ou ton rare mérite?

Rien, jeune homme, pourtant, comme une litanie,  
Je me dois chaque jour de le dire à nouveau  
Ainsi qu'en un refrain : « Tu es à moi, je suis à toi. »  
Pareil au premier jour où j'ai béni ton nom.

Car l'amour éternel que l'amour régénère,  
Dédaigne les affronts et les cendres de l'âge,  
Ne donne aucune prise aux rides qui se tracent,  
Choisissant comme page une figure antique.

Revivant l'origine en l'amour éternel  
Quand le lieu et le temps le feraient croire mort.

Sonnet 109

Oh! de mon coeur ne dis jamais qu'il a changé  
Malgré cette distance où te semblait ma flamme.  
Je pourrais bien plutôt m'extraire de moi-même  
Que de mon âme ayant pris place en ta poitrine.

C'est là qu'est ma demeure, et, si j'ai pris le large,  
Comme un aventurier je reviens sur mes pas  
Selon le temps prévu sans que ce temps ne change.  
J'apporte ici de l'eau pour y laver ma faute.

Ne crois pas que soumis aux lois de la nature  
Par les fragilités qui siègent dans la chair  
Elle pourrait en être affreusement souillée,  
Et réduire à néant les bienfaits qui t'animent.

Car j'appelle néant tout ce vaste univers  
Excepté toi, ma rose. En lui tu es mon tout.

Sonnet 110

Hélas! en vérité j'ai couru çà et là  
Pour n'être plus qu'un mannequin de carnaval,  
J'ai gauchi mes pensées, bradé ce qui m'est cher,  
Remplacé mes amis par d'autres qui les fuient.

Il est vrai qu'à mes yeux la vérité n'était  
Qu'erreur et fausseté. Mais, au fin fond des choses,  
Ces écarts ont rendu à mon coeur sa jeunesse  
Et montré par le pire un amour sans égal.

C'en est fini, reçois ce qui n'a point de fin.  
Jamais plus mon désir ailleurs ne cherchera  
D'autre objet à servir que l'ami retrouvé  
Grâce au dieu de l'amour auquel je me consacre.

Fais-moi donc bon accueil comme au plus haut du ciel  
Est ton coeur amoureux qui bat, qui bat pour moi.

Sonnet 111

Ah! pour l'amour de moi, réprimez la Fortune,  
De toutes mes erreurs, déesse responsable,  
Qui ne m'a accordé aucun autre subside  
Que celui du public en un endroit public.

C'est ainsi que mon nom est marqué au fer rouge  
Et que c'est bien ainsi que mon être a changé,  
Tout comme on voit des mains souillées par la teinture.  
Ayez pitié de moi. Changez mon caractère

Tandis que patiemment je boirai volontiers  
Les remèdes prescrits contre cette infection.  
L'amertume en aura perdu son goût amer.  
On ne peut rectifier deux fois la même erreur.

Ayez souci de moi, mon tendre ami, sachant  
Que je ne puis guérir que par votre tendresse.

Sonnet 112

La tendresse et l'amour de votre coeur effacent  
La marque sur mon front d'une abjecte roture.  
Peu importe le mal ou le bien qu'on me trouve  
Si c'est sous votre égide et avec votre estime!

Vous êtes tout un monde. Et je me dois d'attendre  
Ou l'éloge ou le blâme uniquement de vous.  
Je ne vis que pour vous qui avez le pouvoir  
D'humaniser quiconque ayant l'âme d'acier.

En l'abîme profond je jette tout souci  
D'écouter d'autres voix comme vipère sourde  
Critiquant ou flattant tout ce qu'on en peut dire.  
C'est ainsi que j'excuse une absence d'avis.

Vous êtes si présent dans tout ce que je pense  
Que le monde sans vous n'est peuplé que de morts.

Sonnet 113

Depuis votre départ, mon esprit voit d'un oeil,  
Mais l'autre qui me guide et dirige mes pas  
Accomplit cette tâche en ne regardant rien.  
Il semble voir alors qu'en fait il est aveugle

Car il ne peut livrer aucune des images  
D'oiseau, de fleur, d'objet, qui soit reconnaissable.  
L'esprit n'a point de part aux choses fugitives  
Et l'oeil ne retient rien de ce qui l'a frappé.

Il peut voir le plus fruste ou le plus délicat,  
Le plus charmant visage ou le plus laid du monde,  
La montagne ou la mer, le soleil ou la lune,  
Tourterelle ou corbeau, il en connaît l'image.

Incapable de plus, tout envahi de vous,  
Fidèle par l'esprit, mon oeil est infidèle.

Sonnet 114

Serait-ce que mon coeur, vous ayant pour couronne,  
Absorbe ce poison des rois : la flatterie?  
Serait-ce qu'il faut croire à ce que voient mes yeux,  
M'apprenant de l'amour cette alchimie interne

Où un monstre se change et toute chose informe  
En chérubin pareil à votre charme même,  
Créant de tout le mal une beauté parfaite  
Ainsi que tout objet attirant les rayons?

J'en reste au premier cas. C'est le regard qui flatte.  
Et je m'en grise ainsi qu'un roi peut en jouir  
Mon oeil qui connaît bien les boissons qu'il agrée  
Sait préparer la coupe en fonction de ses goûts

S'agit-il d'un poison? La faute est d'autant moindre  
Que mon oeil peut l'aimer lorsqu'il boit le premier.

Sonnet 115

Ils ont menti ces vers que j'écrivis un jour  
Où je croyais ne point pouvoir vous aimer plus.  
C'est qu'alors j'étais loin de trouver la raison  
Pour laquelle mon feu brillerait davantage.

Je songeais que le temps dans un millier de cas  
Se glisse entre serments, réfute les contrats,  
Ternit toute beauté, émousse les projets,  
Réduit les esprits forts au cours changeant des choses.

Hélas ! si je craignais du temps la tyrannie  
Pourquoi n'ai-je pas dit : « Je vous aime en ce jour »  
Certain de redouter la moindre incertitude,  
Couronnant le présent, doutant de tout le reste.

L'amour est un enfant. Il m'eût fallu le dire  
Que pleine est sa croissance et s'il peut croître encore

Sonnet 116

Je ne puis à l'union de deux êtres sincères  
Tolérer de retard. L'amour n'est point l'amour  
S'il lui plaît de changer au moindre changement  
Ou s'il trouve en fuyant un plaisir à la fuite.

Non, certes! c'est un phare à l'oeil inaltérable  
Éclairant la tempête et qui jamais ne manque;  
Il est pour un navire une étoile repère  
Dont on sait la hauteur sans savoir l'influence.

L'amour n'est point soumis au temps, bien que ses lèvres  
Évoquent le croissant d'une faucille courbe.  
L'amour ne change point selon le temps et l'heure,  
Mais il peut leur survivre avec l'éternité.

S'il s'agit d'une erreur, et qu'elle soit prouvée,  
Je n'ai jamais écrit, je n'ai jamais aimé.

Sonnet 117

Vous pouvez m'accuser d'avoir fait peu de cas  
De ce que j'ai reçu de vous à profusion,  
Négligeant de nommer votre chère tendresse  
Dont les liens chaque jour m'étreignent davantage,

D'avoir trop fréquenté des têtes sans cervelle,  
Livrant à tout venant des droits rares d'accès,  
D'avoir hissé ma voile à tous les vents du monde  
Pour m'entraîner plus loin que ne porte la vue.

Relevez mes erreurs et mon obstination,  
Ajoutez le soupçon à d'évidentes preuves,  
Et même adressez-moi des regards courroucés,  
Mais ne permettez point que naisse votre haine.

Car tout ce que j'ai fait n'est que pour éprouver  
De votre amour pour moi la constance et la force.



Sonnet 118

Pour trouver le remède au manque d'appétit  
On stimule la gorge avec certains breuvages.  
De même en prévision de quelque maladie  
On se rendrait malade en voulant se soigner.

Ainsi comblé par la douceur qui vous signale  
J'ai voulu rendre amer tout ce qui m'alimente,  
Et j'ai même estimé qu'en l'excès de bien-être  
Mieux vaut être malade au fond que bien portant.

Ma stratégie en tout amour est de prévoir  
Des maux inexistantes créant des maux certains  
Pour trouver un remède à la bonne santé  
Et guérir par le mal un excès de bien-être.

J'ai donc appris cela. Si la leçon est juste,  
On peut s'empoisonner d'un être qu'on adore.

Sonnet 119

Quel philtre ai-je donc bu aux larmes de sirène  
Qu'un alambic distille au fin fond des enfers,  
Causant peur à l'espoir et espoir à la peur  
Perdant toujours alors que je pensais gagner!

Quelle sorte d'erreur mon cœur a pu commettre  
Alors qu'il se croyait au comble de la joie!  
Mes yeux de leur orbite apparemment sortis  
Semblaient dans la démence égarés par la fièvre.

Ô béni soit ce mal! Je comprends maintenant  
Que le meilleur est par le mal rendu meilleur.  
Qu'en décombres l'amour peut être reconstruit  
Plus beau qu'auparavant, plus fort et bien plus vaste.

Ainsi réprimandé, je recouvre ma joie  
Regagnant trois fois plus que ce qui fut perdu.

Sonnet 120

Être blessé par vous me fut un privilège.  
Et quant à ce chagrin que j'éprouvais alors,  
Il me laisse contrit sous le poids de ma faute,  
Car je n'ai point un cœur ou de bronze ou d'acier.

Si nous avons été blessés chacun par l'autre,  
Le temps a dû vous être un véritable enfer,  
Et moi, comme un tyran, je n'ai pas eu l'idée  
De revivre le temps où de vous j'ai souffert.

Cette nuit de tourments aurait dû rappeler  
Au plus profond de moi que le chagrin meurtrit  
Et peut nous faire offrande à l'un tout comme à l'autre  
D'une humble contrition comme tout cœur blessé.

L'erreur qui fut la vôtre est devenue un gage.  
La mienne la rachète. À vous d'en faire autant.

Sonnet 121

Il vaut mieux être vil que d'être jugé vil  
Lorsque ne l'étant point on subit ce reproche,  
Qu'on en perd sa fierté pour se voir condamné  
Par l'opinion d'autrui, et non point par soi-même.

Pourquoi faut-il que des regards désobligeants  
Se targuent d'arbitrer les élans de mon sang?  
Que mes fragilités soient jugées par des pleutres  
Qui déclarent mauvais ce que je juge bon?

Je suis ce que je suis et tous ceux qui pour cibles  
Attaquent mes défauts font le compte des leurs.  
Je prétends marcher droit lorsqu'ils vont de travers  
Leur esprit mal formé n'altère point mes actes.

À moins que l'on déclare un mal universel  
En tout homme présent triomphant de tout homme.

Sonnet 122

J'ai de toi un carnet, lequel en mon esprit  
Est de notes rempli au gré de ma mémoire  
Qui rend compte un moment du vain état des choses  
Par delà tous les temps jusqu'à l'éternité,

Ou tant que mon cerveau aussi bien que mon coeur  
Auront la faculté de pouvoir subsister,  
Jusqu'à ce que chacun pour conjurer l'oubli  
De toi laisse une trace écrite en ce carnet.

Cet humble memento ne peut tout retenir.  
Je n'ai guère besoin de cette trace écrite.  
J'ai même osé me séparer de ce carnet  
Où est le souvenir de ce que j'ai reçu.

Garder quelque support pour ne pas t'oublier  
Serait m'attribuer un manque de mémoire.

Sonnet 123

Ô temps, tu ne peux rien qui change ma pensée.  
Les monuments bâtis par de nouveaux moyens  
N'ont rien qui soit nouveau, rien de considérable.  
C'est reproduire l'art des anciens bâtisseurs.

Notre existence est brève. Aussi admirons-nous  
Ce qu'on prétend nouveau alors que c'est ancien.  
Nous préférons que tout soit fruit de nos désirs,  
Oubliant qu'autrefois il nous en fut parlé.

Je défie à la fois le temps et les annales.  
Ni du présent, ni du passé, je ne m'étonne.  
Toute chronique ment, et tout ce qu'on peut voir  
S'accroît ou diminue en fonction de ta hâte.

Pour moi, j'en fais serment, qui durera toujours :  
Malgré toi et ta faux, je resterai fidèle.

Sonnet 124

Si l'amour qui m'est cher n'était qu'enfant du siècle  
Il ne pourrait sans père au gré de la fortune  
Qu'être soumis au temps par amour ou par haine,  
Herbe folle ou iris au milieu d'autres fleurs.

Il s'est développé sans courir de hasards,  
Il ne cède jamais au charme des puissants  
Pour plier sous le coup d'un mécontentement  
Qui incite à changer notre façon d'agir.

Il n'est en rien sensible à toute politique  
Qui dresse des contrats rédigés à court terme  
Mais tout seul, droit debout, politicien expert,  
Le bon ou mauvais temps le laisse inaltérable.

J'en appelle à témoin les bouffons de ce temps  
Qui meurent saintement ayant vécu de crime.

Sonnet 125

À quoi me servirait le port d'une couronne  
Qui montrerait à tous l'hommage qu'on me doit?  
Ou de bâtir les fondements d'un édifice  
Qui peut n'être que ruine et que désolation?

N'ai-je pas vu des passionnés d'art et d'objets  
Perdre tout, plus que tout pour rembourser leur dette,  
Désavouant leur goût par des oeuvres médiocres  
En témoins stupéfaits dérisoirement riches.

Laisse-moi donc ne te servir que dans ton coeur  
Accepte ma tendresse en toute liberté  
Que rien ne peut ternir, ne connaissant rien d'autre  
Que le don mutuel de moi seul à toi seul.

Loin de nous, délateur. Lorsque l'âme est sincère  
Plus tu la veux souiller, moins tu peux la ternir.

Sonnet 126

Ô toi, charmant jeune homme, ayant toute maîtrise  
Sur le miroir du temps, sa faux, son sablier,  
Qui t'es accru par le déclin de ceux qui furent  
Les amoureux transis de ta douce présence,

Si la nature, ayant des ruines la maîtrise,  
Quand tu vas de l'avant a su te préserver,  
C'est dans le seul dessein de prouver qu'elle peut  
Ressusciter le temps dans ses moindres moments.

Redoute-la pourtant, favori de sa grâce,  
Elle peut ajourner mais non garder toujours;  
La dette différée exige une échéance,  
Et l'arrêt de quitus aura raison de tout.

*(Entende qui voudra ce que Shakspeare oublie)  
(À dessein ou sans suite ici pour nous surprendre.)*

Sonnet 127

Au temps jadis la brune était loin d'être belle,  
Et, même belle, on évitait de la nommer.  
Mais aujourd'hui le noir semble hériter du beau  
Qui s'est discrédité par diverses couleurs.

Depuis que toute main s'en prend à la nature  
Magnifiant la laideur au prétexte de l'art,  
L'agréable beauté sans nom ni sanctuaire  
On la profane et on la frappe de disgrâce.

Les yeux de ma maîtresse ont le noir pour couleur  
De même les sourcils apparemment en deuil  
D'une blondeur absente, emblème de beauté,  
Trichant sur la nature au détriment du vrai.

La couleur de ce deuil leur donne tant de grâce  
Qu'au regard de chacun, le beau est à son comble.

Sonnet 128

Musique de mon coeur, tu joues de la musique,  
Sur ces touches bénies qui font sonner les cordes  
Sous tes doigts délicats tandis qu'avec douceur  
Les notes font vibrer mon oreille conquise!

Que de fois j'enviais les touches qui bondissent  
Pour toucher de ta main la délicate paume  
Tandis que le baiser que recherchent mes lèvres  
Par une audace extrême est reçu par le bois.

Pour cet attouchement elles voudraient changer  
De substance et d'endroit pour remplacer les touches  
Que tes doigts délicats parcourent avec grâce,  
Animant le bois mort par des lèvres vivantes.

Si les touches trouvaient alors un tel plaisir,  
Donne-leur donc tes doigts, et donne-moi tes lèvres.

Sonnet 129

Dilapider l'esprit en pratiques honteuses  
Met la luxure en acte, et l'acte de luxure  
Est parjure, cruel, abominable, vil,  
Excessif et brutal, atroce, peu fiable,

Assouvi dans l'instant, aussitôt méprisé,  
Poursuivi follement, et sitôt que subi,  
Follement détesté comme un remède abject,  
Apte à rendre insensé celui dont il s'empare,

Insensé dans la traque et dans la possession,  
Ayant avant pendant après la jouissance  
Un bonheur dans l'épreuve, éprouvant par malheur  
Un plaisir proposé cachant un cauchemar.

On le sait bien au monde, et pourtant on ne sait  
Se détourner d'un ciel qui mène à cet enfer.

Sonnet 130

L'oeil de ma belle est loin d'évoquer le soleil.  
Le corail est plus vif que ne le sont ses lèvres.  
Que la neige soit blanche, elle a le teint grisâtre.  
Que les cheveux soient d'or, sa chevelure est noire.

La rose de Damas, on la voit rouge et blanche.  
Sur ses joues cependant je n'en vois nulle trace.  
Il est de ces parfums qu'on trouve délectables.  
Ils sont absents de l'air où ma belle soupire.

J'aime entendre sa voix, mais je sais bien pourtant  
Qu'un simple air de musique à l'oreille est plus doux.  
Je n'ai jamais pu voir marcher une déesse.  
Mais ma belle s'en vient, frappant du pied le sol.

Cependant, grâce au ciel, j'estime mon amour  
Plus rare que celui des comparaisons fades.

Sonnet 131

Tu es dominatrice, étant comme tu es,  
Autant que les beautés que l'orgueil rend cruelles,  
Car tu sais que tu es pour mon coeur amoureux  
Le plus pur des bijoux d'une valeur extrême.

Pourtant de bonne foi certains en te voyant  
Prétendent qu'on ne peut t'aimer pour ton visage,  
Mais je n'ai point risqué de dire qu'ils se trompent,  
Alors que j'en convienne en moi-même, en moi seul.

Et, pour mieux garantir que c'est de bonne foi,  
Nombreux sont mes soupirs, rêvant à ton visage,  
Qui se pressent l'un l'autre attestant que le noir  
Qui est tien est pour moi plus clair que la clarté.

Car rien en toi n'est noir, tes actions exceptées.  
De là peut-être vient ce vent de calomnies.

Sonnet 132

Je les aime, tes yeux, qui, en guise de plainte,  
Sachant bien que ton coeur de dédain me tourmente,  
Ont pris le noir du deuil comme des célébrants  
Qui versent sur ma peine une tendre pitié.

De vrai, ni le soleil dans le ciel du matin  
N'a plus de grâce aux joues grises de l'orient,  
Ni l'astre en plein éclat qui précède le soir  
N'accorde plus de gloire à l'occident discret

Que ce regard de deuil ne fait à ton visage.  
Puisque te sied le deuil, permet donc à ton coeur  
D'en saluer la teinte avec toute sa grâce,  
Et puisse ta pitié revêtir ta personne.

Je jurerai alors que noire est la beauté  
Et que laide est la femme en oubli de sa teinte.

Sonnet 133

Que soit maudit ce coeur qui me meurtrit le coeur,  
Blessant du même coup et mon ami et moi.  
N'était-ce pas assez de me torturer seul?  
Fallait-il sous ce joug subjuguier mon ami?

Ton oeil cruel m'ayant arraché à moi-même  
Lorsque d'un autre moi je suis abandonné,  
Dépouillé et de lui, et de moi, et de toi,  
Par le triple tourment d'être trois fois meurtri!

Emprisonne mon coeur au cachot de ton sein  
Mais qu'y soit renfermé le coeur de mon ami.  
Quel que soit mon gardien, que mon coeur le protège,  
Ainsi ne pourrais-tu, cruelle, t'y montrer.

Tu le pourras pourtant, car, prisonnier de toi,  
Par force je suis tien, ainsi que tout en moi.

Sonnet 134

Ainsi, je dois le reconnaître, il est à toi.  
Et moi-même, je suis soumis à ton désir.  
Je ne renonce à moi que si cet autre moi  
Tu me le rends afin qu'il soit mon réconfort.

Mais tu n'en feras rien, et lui non plus du reste,  
Tu es par trop cupide, et lui trop généreux.  
C'est pour me protéger qu'il a signé un texte  
Qui le lie à son tour avec autant de force.

Les droits de la beauté, tu vas t'en arroger,  
Usurière qui sait tirer profit de tout,  
Poursuivant un ami qui a réglé mes dettes.  
Et je le perds ainsi par les torts que j'endure.

Lui m'est perdu, mais lui et moi, tu nous maîtrises.  
Et, bien qu'il règle tout, je suis loin d'être libre.

Sonnet 135

À chacun ses souhaits. Tu as, toi, ton désir,  
Désir de t'élancer, désir d'aller plus loin.  
Je suis plus qu'il ne faut te harcelant sans cesse  
Pour ajouter encore à ton tendre désir.

Veux-tu bien, en ouvrant ton désir à l'extrême  
Permettre qu'une fois mon désir s'introduise?  
Chez d'autres le désir pourra-t-il se glisser  
Si mon propre désir accepte ce contact?

La mer est faite d'eau. Recevant de la pluie  
Qui tombe en abondance, elle en accroît la masse.  
Et toi, riche en désir, tu charges ton désir  
Du désir qui est mien d'accroître ton désir.

N'accable point tous ceux qui se meurent d'attendre  
Unissons-les plutôt en un désir unique.

Sonnet 136

Si ton coeur te retient d'approcher de trop près,  
Jure d'être désir à ton coeur aveuglé,  
Le désir, tu le sais, y trouve bon accueil.  
Au nom de mon amour, comble d'amour mon coeur.

Le désir remplira le trésor de ton coeur,  
Qui, rempli de désirs, le remplira de moi.  
Lorsque vaste est l'espace, on se sent tous à l'aise.  
Parmi la multitude, on ne connaît personne.

Laisse-moi dans la foule, inaperçu de tous,  
Bien qu'en réalité je dois être quelqu'un.  
Compte-moi donc pour rien s'il te plaît de le faire  
Et que ce rien pour toi ne soit rien que douceur.

Fais de mon nom ton seul amour toujours durable.  
Alors tu m'aimeras car Désir on me nomme.

Sonnet 137

Amour aveugle et sot, qu'as-tu fait à mes yeux  
Pour qu'ils ne voient plus rien de ce qu'ils devraient voir?  
Ils distinguent le beau de tout ce qui est laid  
Et prennent cependant pour le meilleur le pire.

Si ces yeux que corrompt un regard indiscret  
Recherchent la béance où les hommes s'engouffrent,  
Pourquoi leur fausseté trouve par toi l'emprise,  
Jusqu'à ce que mon coeur en perde ainsi le sens?

Pourquoi mon coeur prend-il pour un lieu réservé  
Ce qu'il sait être au fond une place publique?  
Pourquoi mes yeux font-ils semblant de ne rien voir  
De la duplicité qui règne en ce visage?

Mes yeux comme mon coeur, abusés sur le vrai,  
Se voient dénaturés par la pire des pestes.

Sonnet 138 (*publié en 1599 dans le Pèlerin passionné*)

Lorsque ma bien-aimée affirme être sincère,  
Je consens à le croire en sachant qu'elle ment,  
Afin de lui paraître ingénu à souhait,  
Novice aux yeux du monde et de ses faux-semblants.

Croyant ainsi en vain lui paraître plus jeune  
Alors qu'elle sait bien que mes beaux jours ont fui,  
Ma candeur fait crédit à ses propos menteurs.  
Ainsi des deux côtés la vérité se cache.

Pourquoi ne pas montrer son manque de franchise?  
Pourquoi ne dis-je pas que je ne suis plus jeune?  
C'est que l'amour préfère un semblant de confiance  
Et que l'âge en amour incite à n'en rien dire.

C'est ainsi qu'entre nous elle ment, je lui mens.  
Tous les deux sont fautifs en ce double mensonge.

Sonnet 139

Ne me demande pas de justifier le mal  
Que ton inadvertance inflige à ma tendresse.  
Blesse-moi de ta voix et non de ton regard  
Redouble ton pouvoir sans me tuer par ruse.

Que ton coeur ait changé, dis-le, mais, devant moi,  
Chère âme, que ton oeil épargne la personne.  
Point n'est besoin de feindre alors que ton pouvoir  
L'emporte sur mon coeur privé de tout soutien.

Je te trouve une excuse : « Ah! mon amour le sait,  
Le charme de ses yeux est mon pire ennemi. »  
Cela lui fait alors détourner son visage  
Pour les darder ailleurs avec leurs maléfices.

Non, n'en fait surtout rien. Puisque je suis mourant,  
Achève d'un regard mon être et ma souffrance.

Sonnet 140

Sois cruelle avec tact, surtout n'accable pas  
Mon silence patient d'un excès de mépris,  
Redoute que des mots expriment le chagrin  
De dire une douleur dont tu n'as pas pitié.

Si tu avais quelque doigté, il vaudrait mieux  
Sans éprouver d'amour me dire que tu m'aimes.  
Un malade en détresse aux portes de la mort  
Attend qu'un médecin lui dise qu'il va mieux.

Si je désespérais, j'en perdrais la raison  
Jusqu'à médire à ton sujet dans ma démence.  
Ce monde est si pervers qu'il tourne tout en mal  
Que toute oreille folle admet la calomnie.

Pour que j'en sois exempt, et pour que l'on te croie,  
Regarde-moi en face, au risque de ton coeur.

Sonnet 141

De vrai, mes yeux sont loin d'être amoureux de toi.  
Ils peuvent te trouver bien des imperfections  
Mais c'est mon coeur, aimant ce que mes yeux dédaignent,  
Qui choisit de t'aimer malgré ton apparence.

Mon oreille non plus par ta voix n'est charmée.  
Des caresses de même il me manque l'envie.  
Ni goût ni odorat ne sont sollicités  
À un repas de fête avec toi seule à seul.

Mes cinq formes d'esprit et mes cinq sens n'ont pas  
Trouvé moyen de maîtriser un coeur servile  
Qui ne gouverne plus qu'une apparence d'homme,  
Esclave et serviteur de ton coeur arrogant.

De ce fléau pourtant j'entends régler mon compte.  
Je me dois de souffrir la cause de mon mal.



Sonnet 142

L'amour est mon péché, et ta vertu la haine.  
Haine de mon péché né d'un amour pécheur.  
Compare seulement à ton état le mien.  
Tu verras qu'on ne peut me faire de reproche.

Si on le fait, ce ne peut être de ta bouche  
Aux lèvres d'incarnat qui ont posé leur sceau  
Sur des contrats d'amour aussi souvent que moi.  
Dérobant à autrui le prix de leurs ébats.

Permits-moi de t'aimer comme tu aimes ceux  
Que tu séduis des yeux quand les miens t'importunent.  
Qu'en ton cœur la pitié se puisse déployer  
Jusqu'à ce que chacun ait compassion de toi.

Mais si tu la reçois sans l'accorder à d'autres  
Qu'elle te soit à ton exemple refusée.

Sonnet 143

Vois donc cette bergère inquiète qui s'élançe  
Pour rattraper une volaille qui s'échappe.  
Elle assoit son enfant et vole à tire-d'aile,  
Poursuivant un poulet qu'elle entend ressaisir,

Tandis que le marmot abandonné la suit  
En pleurnichant pour rattraper celle qui veut  
Poursuivre un volatile en fuite devant elle  
Et n'a guère souci du pauvre enfant en larmes.

Tu cours aussi toi-même après ce qui te fuit,  
Tandis que moi, l'enfant, je te donne la chasse.  
Si tu reprends espoir, reviens alors vers moi  
Joue à ton tour la mère, embrasse-moi, de grâce.

Je souhaite pour toi que ton désir te comble  
Et qu'en retour tu fasses taire mes clameurs.

Sonnet 144 (*publié en 1599 dans le Pèlerin passionné*)

J'ai deux amours qui sont de paix et de tourment  
Ainsi que deux esprits qui sans cesse m'animent.  
Le meilleur est un ange en un charmant jeune homme;  
Le pire est une femme aux cheveux de ténèbres.

Pour ma place aux enfers, cette femme rouée  
Incite mon bon ange à s'éloigner de moi,  
Et réduit un saint homme à n'être qu'un démon  
Séduisant sa candeur par des propos lascifs.

Mais que mon ange ainsi en un démon se change,  
J'en ai le sentiment sans en fournir la preuve.  
Car tous deux loin de moi tous les deux sont amis.  
J'imagine que l'ange est un enfer chez l'autre.

Je ne puis l'affirmer, n'était que par le doute,  
Tant que l'ange mauvais n'a pas mis l'autre en cendre.

Sonnet 145

Ces lèvres dessinées par les doigts de l'amour  
Ont proféré ces quatre mots : « Je vous hais tous »  
Alors que j'étais là me languissant près d'elle.  
Mais lorsqu'elle me vit apparemment blessé,

Aussitôt en son cœur la tendresse revint  
Pour tancer cette langue ordinairement douce  
Habile à prononcer des mots de réconfort,  
Modifiant la teneur d'une phrase trop vive.

Elle a changé ce qui fut dit par une annexe  
Qui lui succède ainsi qu'une aimable journée  
Prolongeant une nuit tandis qu'un noir démon  
Quitte le ciel pour un enfer où il s'abîme.

Elle avait dit : « Je vous hais tous. » Foin de la haine!  
Elle ajouta pour mon bonheur : « Excepté vous. »

Sonnet 146

Pauvre âme condamnée au sort de pécheresse,  
Terre du roi pêcheur au cœur de la révolte,  
Pourquoi souffrir en toi disette et dépendance  
Alors que tu construis de puissants édifices?

Pourquoi à si grands frais en un délai si court  
Ornes-tu ta demeure où tout sera décombres?  
Les vers sont-ils les héritiers de ces excès  
Qui sont les tiens? Ton corps n'a-t-il pas d'autre issue?

Que vive donc mon âme au détriment du reste.  
Laisse-toi dépérir pour accroître ton bien.  
Achète un temps divin au prix de la poussière.  
Sois riche de ton être et pauvre du dehors.

Tu réduiras la mort qui se nourrit des hommes.  
La mort une fois morte, il n'est plus de mortel.

Sonnet 147

L'amour m'est une fièvre à tout instant ardente  
À rechercher ce qui active mon mal-être,  
Absorbant ce qui peut en accroître l'effet  
Ainsi qu'à l'hôpital pour plaire à un malade.

Ma raison qui prenait grand soin de mon amour,  
Voyant combien je négligeais ses prescriptions,  
M'a quitté. À présent, je le comprends trop tard,  
Le refus d'un remède est un désir de mort.

Autant que ma raison je suis inguérissable  
Comme un fou à lier qui ne sait plus dormir.  
Mes pensées, mes discours sont privés de bon sens  
En désordre, au hasard d'inanités verbales.

J'ai cru que tu étais brillante et lumineuse.  
Alors que tu es noire autant que les ténèbres.

Sonnet 148

Ô ciel, quels yeux l'amour a pu me mettre en tête  
Pour m'éloigner ainsi de la réalité?  
Ou, s'ils voient juste, où donc mon jugement se cache  
Pour fausser la vision du réel dont ils sont les témoins?

Si belle est ce que j'aime avec mes yeux charmés,  
D'où vient alors que tout le monde en disconvient?  
Si elle ne l'est pas et que je l'aime, alors  
L'amour y voit moins clair que tous les yeux des hommes.

Qu'en pense-t-il? Comment pourrait-il y voir clair,  
Quand ses yeux sont lassés par des pleurs et des veilles?  
Rien d'étonnant à ce qu'il fasse des erreurs.  
Le soleil ne peut voir que si le ciel s'éclaire.

Ô ruse de l'amour, tu m'aveugles de larmes,  
Pour que mes yeux ne voient aucun de tes défauts.

Sonnet 149

Pourquoi dis-tu à tous que je ne t'aime pas  
Alors que contre moi j'abonde dans ton sens?  
Sais-tu que je m'oublie en ne pensant qu'à toi,  
Que je suis par amour un tyran pour moi-même?

Ai-je appelé amis les gens qui te détestent?  
Serais-je trop aimable avec ceux que tu toises?  
Si tu fronces le front, je m'empresse aussitôt  
De me punir moi-même et d'être au bord des larmes.

Quel mérite peut-on trouver dans ma personne  
Dont je puisse être fier pour ne point te servir,  
Tandis que tout en moi vénère tes défauts  
Pour croiser de mes yeux un seul de tes regards?

Poursuis ta haine, amour. Je connais ta pensée :  
Tu aimes qui voit clair. Or moi, je suis aveugle.

Sonnet 150

Quelle force te pousse à forcer mon désir  
En soumettant mon cœur à tes imperfections  
Pour me faire mentir malgré ce que je vois  
Et dire que le jour est privé de lumière ?

D'où te vient cet attrait pour les choses perverses,  
Qui, malgré le refus des traces qu'on y trouve,  
Exige tant de force et de façons d'agir  
Qu'à mon avis le pire excède le meilleur ?

Qui t'apprit à me rendre amoureux plus encore  
Quand raisonnablement je devrais te haïr ?  
Tandis que pour autrui j'aime ce qu'on déteste,  
Tu ne devrais m'avoir comme tous en horreur.

Si ton indignité fit naître mon amour,  
Je suis de ton amour le plus digne du tien.

Sonnet 151

Immature est l'amour comme j'en ai conscience,  
Alors que la conscience est fille de l'amour.  
N'invoque point, tricheuse, un manque de ma part  
De peur que de mes torts ta séduction soit cause.

C'est entraîné par toi que je livre à mon tour  
L'esprit dont je suis fier aux trahisons du corps.  
Mon âme dit au corps qu'en amour il triomphe,  
Et ma chair n'en attend aucune autre raison,

Mais sursaute à ton nom et se dresse vers toi  
En sorte de trophée. Alors gorgé de sève,  
Tu vas la satisfaire avec cet instrument  
Dressé à ton service et retombant ensuite.

Ce n'est pas sans raison que je prétends nommer  
Amour celle pour qui je m'exalte et m'effondre.

Sonnet 152

L'amour que j'ai pour toi fait de moi un parjure.  
Mais tu l'es deux fois plus en jurant que tu m'aimes.  
Après un lien nuptial tu romps d'autres serments.  
Pour un nouvel amour, une nouvelle haine.

Mais puis-je t'accuser de deux serments rompus  
Quand j'en ai brisé vingt? C'est moi le plus parjure  
Car mes serments ne font que te noircir l'esprit  
Et mon intégrité se perd à ton contact.

J'ai répondu très fort de ta grande tendresse,  
De tes serments d'amour, de ta sincérité  
Et aveuglé mes yeux pour que tout reste clair,  
Ou je les ai contraints à nier l'évidence.

J'ai juré par ton charme en un pire parjure  
Juré contre le vrai par un si noir mensonge.

Sonnet 153

Cupidon déposa sa torche et s'endormit.  
Une nymphe de Diane en saisit l'occurrence  
Pour aussitôt plonger cette torche d'amour  
Au creux d'une vallée en une source froide.

C'est ainsi qu'on emprunte aux flammes de l'amour  
Une vive chaleur qui persiste à jamais  
Dans les bains curatifs où chacun peut trouver  
À la douleur physique un remède efficace.

De la torche d'amour aux yeux de ma maîtresse,  
Le petit dieu voulut me réchauffer le cœur.  
Ce qui me fit chercher secours dans la fontaine.  
J'y courus aussitôt sans trouver guérison.

Rien ne peut me guérir du bain où Cupidon  
Tira un feu : celui des yeux de ma maîtresse.

Sonnet 154

L'amour est un enfant, lequel pour sommeiller  
Déposa son brandon qui met en feu les coeurs.  
Les nymphes néanmoins vouées à vivre chastes  
S'approchèrent de lui. Mais d'une main très pure

D'entre elles la plus belle eut prise sur ce feu  
Qui échauffa une légion de coeurs fidèles.  
Ainsi l'ordonnateur suprême du désir  
Fut désarmé dans son sommeil par une vierge.

En un puits d'eau glacée, elle éteignit la torche,  
Faisant d'un feu d'amour une chaleur durable  
Pour le plaisir d'un bain, remède salulaire  
À tous les maux. Mais moi, esclave de ma belle,

J'y allais pour guérir. Je dus le reconnaître :  
La flamme chauffe l'eau. L'eau n'éteint pas l'amour.